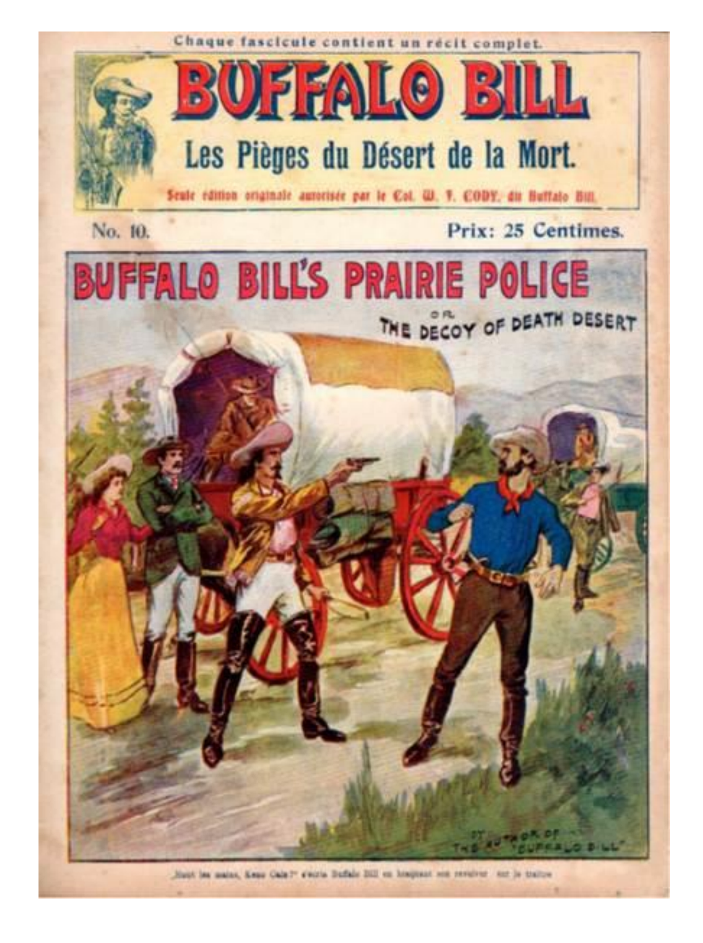
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



BUFFALO BILL

LES PIÈGES DU DÉSERT DE LA MORT

ou Les Policemen de la prairie
Fascicule n° 10

1906-08

Table des matières

Les Policemen de la prairie.

Un corps de police était organisé dans l'Arizona pour la protection des établissements de colons, ou settlements, des routes suivies par les diligences et les courriers de la poste à cheval, ou Poney Riders, qui affrontaient constamment la mort dont les menaçaient les Indiens ou les bandes de desperados.

C'était dans les jours de la guerre contre les Indiens sur la frontière des États-Unis, quand les hommes vêtus de peau de daim rivalisaient d'actes d'audace, quand l'on offrait libéralement sa vie pour gagner de la gloire, ou pour sauver ceux qui étaient impuissants à s'aider eux-mêmes.

Le long de l'extrême frontière s'étendait une ligne de police militaire, depuis l'Utah septentrional, à travers les terres désertes de l'Arizona, jusque dans le Nouveau Mexique ; les soldats étaient la barrière entre les sauvages hostiles et les renégats et outlaws blancs d'une part, et d'autre part les hardis pionniers qui osaient venir se créer des foyers dans le Pays du Soleil Couchant.

Tout ce que les soldats pouvaient faire, ils le faisaient de bon cœur, depuis le commandant jusqu'au simple cavalier. Mais ceux qu'ils avaient à combattre et à refouler étaient des Indiens et des outlaws, gens dont on ne pouvait venir à bout

que sur leur propre terrain, en employant contre eux leurs méthodes de lutte acharnée et sans merci, – en combattant, en un mot, le diable avec le feu.

Ce n'était pas les soldats qui pouvaient faire cela, mais bien les hommes des plaines et les montagnards, les rudes chasseurs de l'Ouest et les « scouts », ainsi qu'on appelait les Éclaireurs de l'Armée, ceux qui, souvent nés sur la frontière, étaient capables d'en remontrer aux Indiens pour la sagacité et la ruse, et de combattre les outlaws avec leurs propres armes, par des pièges et des embuscades, sans faire grâce ni quartier.

C'était pour cela qu'on ne trouvait que des hommes de la frontière, des bordermen, dans cette troupe pleine d'audace et d'entrain que l'on connaissait sous le nom de la Police de la Prairie, et dont le chef était le Roi des hommes de plaine, William F. Cody, autrement dit Buffalo Bill.

C'était parmi ces policiers ou policemen de la Prairie qu'on prenait les courriers, les conducteurs de diligences, les « scouts » et les guides destinés à prendre part à quelque action désespérée.

Le quartier-général de cette Police à cheval de la frontière était en un point situé à quelque distance du fort Wingate, pas très loin du Grand Cañon, sur le bord même du désert de l'Arizona, ainsi nommé surtout à cause du manque de cours d'eau et de sources, mais non point d'arbres, car il y en a en quantité.

Ce quartier-général, connu sous le nom de la Retraite des Policemen de la Prairie, était dûment palissadé et fortifié pour résister à un coup de main. On y était inquiet, le jour où commence cette histoire, car le chef, qui avait voulu sortir et

faire un trajet dangereux à la place d'un courrier blessé, n'était pas rentré au temps voulu : de fait, il était de plusieurs heures en retard.

Cela signifiait, en général, qu'il était arrivé malheur au hardi cavalier.

Certainement ce n'était pas un accident vulgaire qui pouvait ainsi retenir Buffalo Bill, homme esclave de la règle et toujours ponctuel. La mort seule était capable de le mettre en retard, ses hommes en étaient convaincus.

Ce poste palissadé n'était pas seulement la Retraite des Policemen de la Prairie ; c'était aussi une Station de diligences, et un relais pour les courriers, ou Poney Riders.

Il y avait donc là, avec les hommes de la troupe de Buffalo Bill, des conducteurs supplémentaires, des Poney Riders, des palefreniers ; et si ce n'était pas, à proprement parler, un poste militaire, c'était une place où les commandants de Wingate et des autres forts de la région savaient pouvoir y trouver un « scout », un guide, un cocher ou un cavalier, ou même une force prête à poursuivre les Indiens ou les outlaws, en cas de besoin.

Depuis quelque temps, la bande des desperados connue sous le nom des « Quarante Voleurs », était plus hardie et gênante qu'à l'ordinaire : elle avait tué ou blessé plusieurs courriers et conducteurs de diligence.

Tout le monde savait que c'était la raison pour laquelle Buffalo Bill s'était mis en route. Il voulait voir s'il ne découvrirait pas quelque moyen de faire une expédition efficace contre ces audacieux coquins, dont les méfaits dans les « settlements » et sur les routes avaient la plus mauvaise in-

fluence sur les Indiens, en leur inspirant le vif désir d'en faire autant.

Buffalo Bill, lorsque, dans d'autres rares occasions, il s'était mis en retard, avait toujours montré qu'il avait les meilleures raisons pour le faire, et il en était résulté souvent des triomphes personnels qui avaient ajouté à sa gloire.

Mais cette fois, on l'attendait depuis plus de six heures. Les visages de tous, à la Retraite de la Police, commençaient à s'allonger et à devenir sérieux.

Avait-il été tué dans une embuscade ?

Était-il gisant, grièvement blessé, sur la route ?

Si ce n'était pas cela, qu'est-ce qui le retardait ?

Telles étaient les questions que chacun se faisait, et qu'on se faisait les uns aux autres à satiété, sans pouvoir, d'ailleurs y donner aucune réponse.

On savait que Buffalo Bill était « marqué », que les Quarante Voleurs l'avaient condamné à mort. Mais sa vie semblait protégée par un charme ; là où les autres succombaient, il échappait sain et sauf.

Le chef des Quarante Voleurs, le Capitaine Cruel, ainsi que ses hommes l'appelaient, avait même mis à prix la tête de Buffalo Bill, mort ou vif.

Un cavalier venait d'arriver, qui avait parcouru la route même que Buffalo Bill avait dû prendre.

Il se nommait Rio Grande Rob et venait du Texas ; il n'y avait pas d'homme plus estimable dans tout le personnel.

Il fut étonné d'apprendre que Buffalo Bill s'était chargé d'une tournée, et que, six heures après le temps réglementaire, il n'avait pas encore reparu.

— Je ne sais que penser à propos du Chef, car la route était libre tout du long quand j'y suis passé, dit Rio Grande Rob.

— Nous espérons qu'il n'est qu'empêché, occupé à quelque chose ; mais nous commençons à être fort inquiets. D'un autre côté ses ordres sont, vous le savez, de ne pas se mettre en quête de lui tant que son retard ne sera pas d'un jour plein, quoiqu'il soit un peu plus prompt à courir au secours des autres, dit Velvet Dick ou Richard le Velours, dont les manières affables et la voix douce lui avaient gagné son nom, quoiqu'il fût un vrai diable une fois déchaîné.

— Oui, il faut obéir aux ordres, ou, du moins, attendre un peu et voir ce que nous dira Wild Bill, avant d'envoyer une patrouille. Mais Buffalo Bill échappe à tous les pièges qu'on lui tend. J'en suis venu à penser qu'il n'est pas né pour être victime des Indiens ou des outlaws, et qu'il mourra dans son lit aussi paisiblement qu'un curé de campagne, dit Rio Grande Rob.

Puis il ajouta, comme sous une impulsion soudaine :

— Mais voyez donc, les enfants ! Je n'ai plus de service pendant vingt-quatre heures. Je vais demander la permission de retourner faire une promenade à cheval sur la route. Je recueillerai peut-être quelques indices, tout en prenant un peu d'exercice. Mais si le Chef Cody rentre, ne me trahissez pas et ne dites pas que je suis allé le chercher.

Tout le monde accueillit par une acclamation la brillante idée de Rio Grande Rob, et quelques moments après, bien

monté et bien armé, l'enfant du Texas partait pour la mission confidentielle qu'il s'était donnée, de tâcher de trouver les causes de l'étrange absence de Buffalo Bill.

Ce que faisait Buffalo Bill.

Comme on l'a déjà dit, Buffalo Bill avait pris la place d'un courrier blessé et il avait quitté la Retraite en emportant les sacs de dépêches.

Il avait résolu de faire lui-même ce trajet pour voir au juste ce que les Quarante Voleurs faisaient sur la route. Leur audace était devenue intolérable, et il désirait leur donner une leçon en les frappant d'un coup difficile à oublier.

Le chef « scout » était, comme il en avait l'habitude, splendidement monté et armé, et ses yeux et ses oreilles s'ouvraient grands pour regarder en face les dangers qui pouvaient menacer, et pour découvrir tout ce qui pouvait avoir l'air suspect.

Il n'avait pas fait beaucoup de milles, lorsqu'il aperçut une troupe de cavaliers à distance.

Tout de suite il releva les rênes et porta une petite lunette d'approche à son œil.

— Ce sont mes Policemen de la Prairie qui font une patrouille sur la route, murmura-t-il ; et bientôt après, quand ils furent à portée de la voix, il cria :

— Holà ! Dan, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a du désordre sur la route, Chef, et le maître de la station m'a demandé de prendre quelques hommes et d'aller en patrouille le long de la ligne, mais je n'ai vu aucun signe d'outlaw ou d'Indien.

— Très bien, Dan ! Moi aussi, je cherche des signes sur ce parcours. Je ferai connaître au maître de la station que je vous ai rencontré.

Et Buffalo Bill continua son chemin, tandis que les hommes lui adressaient un salut cordial, car il était l'idole de tous ceux qu'il avait sous son commandement.

Il avait franchi le passage de la Tanière du Loup, le Wolf Den Pass, lieu qui avait été fatal à bien des ennemis jadis, et il venait de faire halte auprès de ce qu'on appelait le Monument Rock, pour faire boire à son cheval une gorgée d'eau à un ruisseau qui traversait la route, lorsque son regard tomba sur quelque chose qui fixa tout de suite son attention.

Le ruisseau coulait au fond d'une jolie vallée où les arbres étaient si nombreux et le sous-bois si épais que le soleil n'y pénétrait que rarement, ce qui rendait ces lieux sombres et frais.

En travers du ruisseau, au centre même de la vallée, était un rocher isolé qui s'élevait au-dessus des arbres et qui surgissait du sol comme s'il avait été construit de main d'homme.

Mais c'était la nature qui l'avait façonné en forme de flèche et il avait vraiment l'air d'un monument.

C'en était un, d'ailleurs. Jadis dans cette vallée, un convoi de chariots avait péri, tous les colons qui l'accompagnaient étaient tombés sous les coups des Indiens, et long-

temps après on avait rassemblé leurs ossements et on les avait enterrés là.

Une autre fois, un escadron de cavalerie et une bande d'Indiens s'étaient livré un farouche combat dans cette vallée, et les corps des morts, Peaux-Rouges et soldats ensemble, avaient été ensevelis à l'ombre du rocher.

Plusieurs Poney Riders y dormaient aussi leur dernier sommeil, dans la demi-obscurité des arbres de la vallée, au murmure des eaux du ruisseau qui leur chantaient un éternel requiem.

Mais ce n'était pas sur le monument que les yeux de Buffalo Bill s'étaient arrêtés.

Ce n'était pas davantage sur le tumulus qui recouvrait les restes des émigrants du convoi massacré, ni sur les tombes des soldats ou des Peaux-Rouges, ni sur les petits monticules qui marquaient le lieu de repos de trois de ses camarades, abattus par les balles des Quarante Voleurs.

Il les avait assez souvent contemplés, se demandant si lui aussi, quelque jour, ne tomberait pas sur la route, fusillé par des outlaws à l'affût.

Ce qui retenait son regard en ce moment, c'était une large piste qui traversait la petite vallée.

Elle passait au-delà de Monument Rock et, venant du sud, allait au nord.

C'était une piste toute fraîche, faite non seulement par des chevaux, mais aussi par des voitures.

Vivement Buffalo Bill s'en rapprocha. À l'endroit où elle croisait le chemin des courriers à cheval, il s'arrêta et se murmura ces réflexions :

— C'est la piste d'un convoi de chariots, et il n'y a pas plus d'une ou deux heures qu'il est passé. Qu'est-ce que cela signifie ?

Eh ! qu'est-ce que cela peut signifier, étant donné la direction de ce convoi, sinon que le guide s'est perdu et qu'ils vont droit dans le pays indien.

On ne peut laisser faire ça. Le résultat serait sûrement un massacre.

Il faut les rattraper, et leur faire rebrousser chemin.

Aussitôt il quitta le sentier des Poney Riders et se lança sur la piste des inconnus.

Buffalo Bill n'avait pas entendu parler de convoi d'émigrants venant dans cette région de l'Ouest, et il ne pouvait pas croire qu'en face des dangers à courir, des colons pussent pénétrer intentionnellement dans ce pays sauvage, surtout étant aussi peu nombreux que le montraient les traces qu'il avait devant lui.

Ce pouvait être des Mormons, à la vérité, mais ce n'était pas une raison pour les laisser plus que d'autres se jeter dans le danger.

Il était vrai aussi que les Mormons n'étaient pas en guerre avec les Indiens, ou, pour s'exprimer plus exactement, que les Indiens ne faisaient pas la guerre aux sectateurs de Brigham Young, parce qu'ils savaient que ceux-ci étaient en bisbille avec le Gouvernement.

Mais les Indiens ne reconnaîtraient pas un convoi mormon d'un autre, ni ne s'arrêteraient pas à considérer de quelle secte sont ceux qui leur tomberaient entre les mains, du moment que ce serait des Visages Pâles, et qu'il y aurait à prendre des chevelures et à piller.

La direction de la piste était pour Buffalo Bill la preuve certaine que ceux qui conduisaient la caravane la menaient ailleurs qu'elle ne pensait aller, soit avec une intention perfide, soit simplement par erreur.

Sans doute, il était en ce moment de service comme courrier de la Poste, mais le devoir d'humanité qui domine tout, lui commandait de se détourner de son chemin.

Il se félicita de n'avoir, ce jour-là, ni papiers importants ou spéciaux, ni valeurs dans ses sacs, et il pressa son allure derrière le convoi.

En regardant la piste de près, il y découvrit bientôt la trace de six grands chariots au moins, d'un plus petit, et d'un autre véhicule qui devait être une ambulance.

On relevait aussi les traces d'une cinquantaine de chevaux menés en troupeau, et l'on voyait que les chariots étaient traînés par des mules.

— Tout cela donne une trentaine de personnes environ, nombre bien petit pour résister à une grande bande d'Indiens, réfléchissait Buffalo Bill.

Il sortit de la vallée de Monument Rock, et s'engagea avec la piste en un cañon qui pénétrait dans les montagnes.

— L'homme qui guide ce convoi ne fait pas ce chemin pour la première fois, et il sait où il va, se murmura le cavalier.

Le sol du cañon était dur et rocheux, et c'est à peine s'il gardait l'empreinte des roues ou des sabots. Buffalo Bill n'en poussa pas moins devant lui et, au bout de quelques milles, déboucha dans une large vallée.

Là, à une distance de plusieurs milles, il aperçut le convoi se dirigeant vers une chaîne de montagnes encore lointaine.

Soutenant toujours son allure rapide, il atteignit bientôt le troupeau de chevaux que conduisaient, à l'arrière du convoi, plusieurs hommes et enfants.

Ceux-ci le regardèrent avec une surprise évidente. Il leur demanda :

— Eh ! camarades, où allez-vous par ce chemin ?

— À un « settlement » où un guide nous mène, répondit un des hommes.

— Qui est votre guide ?

— Nous ne le connaissons que sous le nom de Keno, le Guide.

— Où est-il ?

— En tête, avec le chariot et l'ambulance du Capitaine Tom. C'est eux qui règlent la marche.

— Arrêtez vos bêtes ici, car je vais aller en tête et faire revenir les chariots.

— Quoi ? Sommes-nous dans le mauvais chemin, l'ami ? demanda l'homme avec un étonnement inquiet.

— Je le crois, que vous l'êtes ! Arrêtez-vous ici, jusqu'à ce que j'aie vu votre capitaine et le guide.

Et Buffalo Bill repartit à toute bride.

Il arriva aux chariots, qui s'avançaient péniblement, traînés par des mules, comme il l'avait découvert aux empreintes de la piste. Un assez grand nombre d'hommes les conduisaient.

Il les comptait, en passant à côté d'eux, et on eût pu l'entendre se murmurer à lui-même :

— Cinquante-cinq jusqu'à présent, et tout cela, pâture pour les diables rouges, s'ils vont encore loin de ce côté.

Il demanda à un des cavaliers qui escortaient les chariots où était le « Capitaine » ; on lui répondit qu'il était avec les autres chariots et l'ambulance, à un quart de mille en avant.

— Je vais monter jusque-là et lui parler ; et comme il va rebrousser chemin, vous feriez mieux de vous arrêter ici et de vous préparer à battre en retraite.

— Nous faisons donc fausse route ? demanda vivement l'un des hommes.

— Oui.

— Mais nous avons le meilleur guide de la frontière.

— Non pas, si c'est lui qui vous a amenés de ce côté, car le pays indien est là, dans cette chaîne de montagnes, plus loin.

Et Buffalo Bill donna de l'éperon pour rejoindre promptement la tête du convoi.

Le Capitaine du convoi.

Buffalo Bill eut bientôt rattrapé l'avant-garde du convoi, qui se composait de plusieurs chariots et d'une ambulance.

Dans ce dernier véhicule était un homme qui ne portait pas le costume de la frontière, il était proprement vêtu d'un « complet » en velours côtelé, et avait un chapeau rond en feutre mou.

C'était un homme de belle mine, qui pouvait avoir quarante-cinq ans ; son visage était intelligent, ses manières dignes et courtoises.

À côté de lui était assise dans l'ambulance une jeune fille, bien habillée et coiffée d'un grand chapeau, aussi en feutre mou.

Son visage annonçait dix-sept ans et était fort joli ; ses formes étaient gracieuses et ses manières celles d'une jeune fille élevée à la ville. Dans chaque chariot il y avait un couple d'hommes vêtus en gens de la frontière, mais qui néanmoins, ne cachaient pas qu'ils étaient des « Pieds tendres », comme les rudes « bordermen » appellent, non sans une nuance de mépris, leurs compatriotes des États paisibles de l'Est et du Sud.

— Puis-je vous demander, monsieur, si vous avez la charge de ce convoi ? dit Buffalo Bill en arrêtant son cheval à côté de l'ambulance et en levant poliment son chapeau.

— Je l'ai en principe, monsieur, lui répondit l'étranger ; mais en réalité, comme je suis ce que vous appelez ici un « pied tendre », je laisse tout à notre guide.

— Permettez-moi de vous dire, alors, monsieur, que votre guide fait fausse route.

— J'ai peine à le croire, car c'est un véritable homme des plaines, monsieur.

— Cela se peut, monsieur, et aussi qu'il soit dans le faux chemin.

— Mais pour quel but ? Je le paie pour qu'il nous guide droit.

— Où voudriez-vous aller, monsieur ?

— J'ai entendu parler d'un « settlement » près d'une station connue sous le nom de Rancho de la Police de la Prairie, où l'on dit qu'il y a de belles et bonnes terres pour la culture et pour l'élevage ; et, suivi de mes amis qui sont disposés à lier leur sort au mien, c'est là que nous cherchons à arriver.

— Je suis du Rancho de la Prairie, monsieur ; nous l'appelons la Retraite. Je l'ai quitté à midi, car je suis un courrier portant des dépêches et c'est en voyant votre piste croiser la piste des courriers que j'ai vu que quelque chose allait de travers et que je vous ai suivis.

J'ai pris la liberté de faire faire halte à vos chariots à l'arrière, jusqu'à ce que je vous aie averti de la nécessité de retourner.

Les gens étaient, pendant ce temps, sortis des voitures et regardaient Buffalo Bill avec un intérêt marqué. Mais le Capitaine du convoi ne se laissait pas persuader facilement. Il objecta :

— Pourquoi ne se pourrait-il pas que ce fût vous qui fussiez dans le faux et notre guide dans le vrai ?

— Cela se pourrait, monsieur, mais cela n'est pas. Je connais ce pays comme mes poches, et je cours tous les jours sur ses sentiers. Eh bien ! je vous dis nettement, monsieur, que votre guide s'est perdu, ou qu'il est un traître qui vous conduit à la mort.

— De bien gros mots, mon ami.

— Je les lui répéterai en face, monsieur.

— Vous dites que vous êtes un courrier, un Poney Rider ?

— J'en fais fonction en ce moment. Je suis le Chef des Policemen de la Prairie, dit simplement Buffalo Bill.

— Puis-je vous demander votre nom ? Le mien est Thomas Starbuck.

— Ah ! c'est le même que celui de mon ami le « boss » de l'Overland, comme nous disons, et qui s'appelle Nat Starbuck. Mon nom à moi est Buffalo Bill, ou plutôt William F. Cody, quoique tout le monde ici m'appelle par mon surnom.

— Buffalo Bill ! s'écria le capitaine du convoi, tout surpris de se trouver en face du fameux « scout ». J'ai entendu notre guide parler de vous.

— Il se peut, monsieur. Mais de mon côté j'ai entendu le capitaine Starbuck parler d'un riche cousin à lui du nom de Thomas Starbuck.

— Riche jadis, mais maintenant pauvre, mon ami. J'ai perdu mon argent dans de malheureuses spéculations faites par d'autres. C'est pourquoi je me suis décidé à me créer un foyer dans le Far West et à recommencer la vie, ma fille et moi. Quant aux amis qui composent le convoi, ce sont des gens qui travaillaient pour moi et qui, atteints par mon désastre, ont voulu lier leur sort au mien. Voilà toute notre histoire, à nous tous qui sommes ici. Mais vous connaissez mon cousin, Nat Starbuck, alors ?

— Je le connais bien, monsieur. Il sera enchanté de vous accueillir et, d'un autre côté, vous ne pourriez pas trouver un meilleur endroit pour vous établir que la Vallée du Rancho.

— Je n'ai pas vu Nat depuis que nous étions enfants, mais j'ai appris où il était et j'ai résolu de venir le trouver.

— Vous ne le trouverez jamais par ce chemin, monsieur. Et comme il commence à se faire tard, je vous prie de tourner bride et de rebrousser chemin en toute hâte. Je vous guiderai jusqu'à la route de l'Overland ; vous pourrez y camper et la suivre demain jusqu'au rancho.

— Mais notre guide a été en avant ; et il nous a dit de le rejoindre, qu'il aurait choisi un lieu de campement pour nous.

— Mon cher monsieur, je répète ce que je vous ai dit, que vous ne le suivriez que pour aller à votre destruction : là-bas, cette rangée de montagnes, c'est le pays indien, et c'est par ignorance crasse qu'il vous y conduit, ou par intention.

Je vous prie instamment de vous en retourner tout de suite, avant qu'il ne soit trop tard.

— Qu'en dites-vous, mes amis ?

Et Thomas Starbuck se tourna vers les hommes qui l'accompagnaient. Mais avant qu'ils eussent le temps de répondre, sa fille s'écria vivement :

— Faites ce que ce gentleman vous dit, père ; vous savez que je n'ai jamais eu confiance en Keno, le Guide, même au départ.

— Quel est le nom que vous avez dit, miss ? demanda précipitamment Buffalo Bill.

— Keno, monsieur.

— Il y avait un homme de ce nom qui a été exécuté à notre rancho pour ses crimes. Il était connu sous les noms de Danite Rouge, Main Rouge, Capitaine Danite, par allusion à ses exploits sanglants bien plus que sous son vrai nom de Keno Cain.

C'était un déserteur de l'armée, un renégat chef d'Indiens, un Mormon, et, en fin de compte, un outlaw. Mais mon camarade Wild Bill s'empara de lui l'automne dernier ; il fut jugé par le capitaine Nat Starbuck, déclaré coupable et pendu. Votre guide apparemment a pris son nom. Ce n'est pourtant pas un titre de gloire.

— Ah ! le guide nous a vus faire halte, et le voilà qui revient, dit un des hommes.

En effet, Buffalo Bill aperçut un homme qui se dirigeait d'un pas rapide vers le convoi.

Keno, le guide.

Si les gens du convoi s'attendaient à voir Buffalo Bill baisser pavillon à l'approche du guide, ils se trompaient grandement.

Pas un muscle ne bougea de son beau visage, et il dit du ton tranquille qui lui était habituel :

— Mr. Starbuck, je vais mettre mon cheval derrière ce chariot et me tenir hors de vue moi-même, pendant que vous direz au guide que vous sentez que ce n'est pas le bon chemin ; et vous lui demanderez de revenir sur vos pas.

J'entendrai ce qu'il a à dire, et je me montrerai quand il le faudra.

— Je ferai ce que vous désirez monsieur, quoiqu'il paraisse étrange de s'en rapporter à la parole d'un étranger contre quelqu'un qui a été jusqu'ici le guide le plus fidèle.

— Je serai responsable vis-à-vis de lui et vis-à-vis de vous, monsieur, si je fais mal.

— Ayez confiance en ce gentleman, père ; je sens que le guide nous trompe, dit Ada Starbuck pendant qu'un des hommes ajoutait :

— J'en dis autant, moi aussi, Capitaine Tom.

— Je ferai ce que vous voudrez, répondit le Capitaine Tom, quoiqu'il fût évident qu'il avait encore foi dans son guide.

Buffalo Bill n'eut que le temps de se dissimuler ; quelques minutes après, le guide arrivait.

— Par Dieu ! dit Buffalo Bill en regardant l'homme par une déchirure dans la bâche d'un chariot. Il faut sûrement cette fois que la tombe rende ses morts, car voilà Main Rouge, le Capitaine Danite, en chair et en os, et je l'ai vu pendre il y a quatre mois.

— Pourquoi avez-vous fait halte ici, Capitaine, quand je vous ai dit que j'allais vous trouver un campement de premier ordre pour la nuit ? dit le guide en s'approchant.

Il avait le ton irrité d'un homme obligé de refaire un mille ou plus à pied, car il avait laissé son cheval avec le convoi.

C'était un homme de plus de six pieds de haut, d'une musculature très forte, et d'une rapidité de mouvements merveilleuse chez quelqu'un de sa taille. Il était grossièrement vêtu d'un pantalon rayé qui s'enfonçait dans de lourdes bottes, d'une chemise de laine bleue et d'un chapeau aux bords rabattus. À sa ceinture il ne portait pas moins de quatre revolvers, sans étuis, deux de chaque côté, et derrière, un couteau à longue lame.

Ses cheveux, sa barbe et sa moustache courtes étaient en broussailles, et sa face bronzée avait la teinte du vieux cuir.

Cette face annonçait l'audace, mais elle était gâtée par la flamme mauvaise qui luisait dans ses yeux renfoncés et per-

çants, et par l’expression quasi sauvage des lignes de la bouche.

— J’ai pensé que nous faisions peut-être fausse route, guide, et, dans le doute, j’ai décidé de faire halte et, à votre retour, de revenir sur nos pas.

— Au Diable ! Qu’est-ce que je fais ici ? Est-ce que je ne sais pas mon affaire ? Vous irez où je vous guide.

Ses paroles étaient saccadées, sa voix dure et coléreuse, et ses yeux littéralement flamboyaient.

Cet homme n’avait encore jamais fait voir de pareilles manières et une pareille figure ; il avait toujours été au contraire, d’une extrême douceur.

— Je n’irai pas plus loin, parce que, d’après ce que j’ai entendu dire, les Indiens doivent être dans cette chaîne de montagnes, déclara le Capitaine Tom avec fermeté.

— Les Peaux-Rouges sont partout dans ce pays. C’est dans cette chaîne qu’est le rancho, et c’est là que je vous guide. Mettez donc le convoi en marche, car il faut arriver au campement, à quatre milles environ d’ici.

— Je préfère me reporter à la route bien définie que nous avons croisée à dix milles en arrière.

— C’est une piste d’Indiens. Allons, arrivez, vous dis-je ! ne restons pas ici, poussons de l’avant !

— Les mains en l’air, Keno Cain ! cria Buffalo Bill en sortant subitement de l’abri du chariot, son revolver braqué sur le guide.

Celui-ci jeta un cri de surprise, étouffa un juron, mais il leva vivement ses mains au-dessus de sa tête, et murmura distinctement :

— Mon Dieu ! Buffalo Bill ! Le chef des Policemen de la Prairie !

Ces paroles du guide mormon que tout le monde entendit, prouvaient du moins que l'étranger était ce qu'il prétendait être, Buffalo Bill, le Poney Rider.

— Oui, reprit-il, je suis Buffalo Bill, de la Police de la Prairie, et vous, vous êtes…

— Un guide. Pourquoi donc m'arrêtez-vous ?

— Où guidez-vous ces gens ?

— Ils veulent s'établir ici.

— Ils veulent s'établir sur la terre, non pas dessous. Or, vous les guidez dans un piège, car les Indiens sont embusqués pour les attendre là-bas, droit devant… j'en donnerais ma vie en gage.

— C'est un mensonge ! C'est un mensonge ! hurlait l'homme.

— Je ne me querelle jamais avec un mourant, et c'est ce que vous êtes, répliqua Buffalo Bill significativement. Allons ! Vous êtes mon prisonnier, et je vais, en conséquence, prendre vos armes.

— Je vous les donnerai bien ! s'écria le prisonnier, qui commençait à abaisser ses mains, lorsque la voix de Buffalo Bill, impérieuse, retentit :

— Tenez les mains hautes, monsieur, ou je tire. Je vais vous désarmer moi-même.

Il s'avança, et retirant les unes après les autres les armes que le guide portait à sa ceinture, il les jeta sur le sol. Puis se tournant vers le chef du convoi :

— Puis-je demander un lasso ? fit-il.

— Certainement ! se hâta de répondre le Capitaine Tom, maintenant tout à fait convaincu de la traîtrise du guide qui avait eu jusque-là sa pleine confiance. Il ajouta :

— Je vais vous aider à l'attacher.

— Non, monsieur ; je peux l'attacher moi-même, ayant mieux l'expérience de ces sortes de choses, répondit Buffalo Bill ; et la manière dont il entoura le lasso autour du corps de l'homme, immobilisant ses mains et ses pieds, montra qu'il avait, en effet, de l'expérience.

— Assignez-lui une place dans un des chariots, monsieur, et qu'il y ait toujours quelqu'un pour le surveiller, car il est aussi glissant qu'une anguille.

— Vous connaissez l'individu, alors, monsieur ?

— J'ai connu, comme je vous l'ai dit, un homme portant son nom ; mais il a été pendu dans la Vallée du Rancho il y a quatre mois. Celui-ci est toute son image : il est de la même taille, il a la même voix, il se fait appeler du même nom, de sorte qu'il reste à voir si nous avons pendu le vrai Keno ou non.

Dans tous les cas, celui-ci a également mis sa tête dans le nœud coulant par sa trahison envers vous.

Mais laissez-moi vous presser, monsieur, de retourner tout de suite sur vos pas.

— C'est ce que je vais faire, monsieur. Vous me pardonnerez d'avoir douté de vous, mais cet homme a été doux comme une colombe jusqu'à l'accès de violence de tout à l'heure, et il s'est montré d'une fidélité parfaite au point qu'hier encore il me sauvait la vie au péril de la sienne.

— Comment cela, monsieur ?

— Je m'étais écarté du convoi, et des Indiens, au nombre de cinq, m'entouraient, lorsqu'il les attaqua à lui tout seul.

Buffalo Bill se mit à rire et dit :

— Pardonnez-moi, mais si vous avez vu des Indiens hier et que cet homme les ait mis en fuite, c'est qu'ils étaient venus à un rendez-vous pour arrêter le plan d'une embuscade à tendre sur votre chemin.

De ces cinq Indiens, y en eut-il un seul de tué, monsieur ?

— Non ; ils s'enfuirent dès qu'il tira dessus.

— Vous apprendrez, Capitaine Starbuck, que ce pays-ci est un pays de traîtrise et de danger.

Cet homme avait formé le projet de vous conduire dans un piège. C'est ou un outlaw de la bande des Quarante Voleurs, ou un de ces renégats blancs qui vivent parmi les Peaux-Rouges.

Êtes-vous prêt à vous mettre en marche, monsieur ?

— Oui, et prêt à obéir à vos ordres.

— Alors revenez en arrière et faites diligence.

Et il ajouta à voix basse :

— Je suis sûr que je vois des Indiens en avant de nous en ce moment même, et ce n'est qu'à plusieurs milles d'ici que nous trouverons un bon lieu de campement, où l'on pourra les tenir à distance.

Ces paroles contribuèrent puissamment à la rapidité de la manœuvre et l'ambulance et les chariots s'éloignèrent bientôt des montagnes.

Buffalo Bill avait galopé en avant pour hâter le mouvement de conversion des autres chariots, et lorsque les voitures d'avant-garde, qui se trouvaient maintenant à l'arrière, rejoignirent les autres, toutes rétrogradèrent ensemble en pressant leur allure.

— Allez en tête dans votre ambulance, Capitaine Starbuck, pour régler le pas et l'activer. Il y a certainement des Indiens où je vous ai dit que j'en voyais tout à l'heure.

Le Capitaine Tom obéit sur le champ, et Buffalo Bill, passant à l'extrême arrière-garde, dirigea sa lunette d'approche sur l'endroit où il avait aperçu le danger.

Il ne fut pas longtemps avant d'avoir la preuve frappante qu'il ne s'était pas trompé.

Il vit un nombre considérable d'Indiens qui couraient, d'un point où ils étaient cachés, vers la crête d'une colline, à un mille plus loin environ, sur l'autre versant de laquelle ils avaient laissé leurs chevaux.

Pendant ce temps le Capitaine Starbuck avait confié les guides de l'ambulance à sa fille, et, montant à cheval, était revenu auprès de Buffalo Bill.

Celui-ci lui passa la lunette en disant :

— Ils pouvaient bien se cacher là, eux, mais pas leurs chevaux. Quand votre convoi se serait arrêté pour camper dans ces arbres, ils auraient été bien près de vous, monsieur.

— Je les vois. Il y en a une quantité. Nous vous devons sûrement la vie, monsieur, dit le Capitaine Starbuck avec animation. J'étais sûr qu'il y avait quelque chose qui n'était pas ça, quand notre colonne a croisé la route. Mais j'avais une telle confiance en ce guide.

— Oui ; ils sont au moins deux cents là-bas, et je regrette que nous ne puissions pas aller plus loin ce soir.

— Ainsi nous ne pourrons pas pousser davantage ?

— Seulement jusqu'au campement dont je vous ai parlé, qui est une position forte, avec de l'eau, des arbres et de l'herbe. Si nous allons plus loin, ils prendront les devants et nous tendront une embûche. Quel est l'état du convoi au point de vue des armes ?

— Nous avons beaucoup d'armes à feu et des munitions en abondance.

— Et vous pouvez compter sur vos gens ?

— Oui vraiment. Sans doute ce sont des « Pieds tendres » comme vous diriez ici, mais ils se battront en braves, vous verrez. Vous voudrez bien que je vous cède le commandement.

— Je devrais porter mes dépêches, mais heureusement je n'ai rien d'important pour cette tournée, et comme il y a ici des femmes et des enfants, je ne puis vous abandonner, ni ne le veux.

Nous allons nous établir dans un campement qu'on peut appeler fortifié. Moi, je manquerai à la Retraite de la Police, on me cherchera en temps voulu, on verra votre piste, on la suivra, et si nous pouvons tenir les Peaux-Rouges à distance pendant vingt-quatre heures, tout ira bien, car la Patrouille de la Prairie arrivera à notre aide, et ce sont des gaillards capables de donner le fouet à cinq fois leur pesant d'Indiens.

Préparatifs de combat.

Buffalo Bill voulait faire sa place forte d'une élévation de terrain entourée de trois côtés par un cours d'eau rapide et profond en forme de fer à cheval.

L'impétuosité de ce gros torrent était telle qu'un homme ne pouvait, pas plus qu'un cheval, le franchir à la nage et atteindre la rive rocheuse que les émigrants auraient à défendre.

Le côté non protégé par la rivière n'avait pas plus de trois cents pieds de développement, et s'élevait brusquement à une quarantaine de pieds au-dessus de la plaine environnante, à laquelle il présentait un sourcilleux front de rocs.

Cette élévation, d'une superficie d'environ un arpent, à cinq ou six milles de la route de l'Overland, était bien boisée, il y avait beaucoup de bonne herbe, et, malgré la raideur de la pente, il était possible d'y faire monter les chariots sans trop de difficulté.

Il était aisé de s'approvisionner d'eau en en puisant avec des seaux pendant la nuit ; il fallait seulement avoir soin de ne pas faire de bruit pour ne pas attirer l'attention des vedettes indiennes au guet sur l'autre bord. S'ils étaient forcés de subir un piège, leurs carabines à longue portée tiendraient les Peaux-Rouges à une distance rassurante, d'autant que la

rive opposée était sablonneuse et nue et ne présentait rien qui pût abriter l'ennemi.

Avec son instinct observateur, Buffalo Bill avait noté ce lieu dans son esprit comme particulièrement propre à s'y fortifier et à s'y défendre, lorsqu'il était passé là quelques heures auparavant, courant à toute bride après le convoi.

La question était maintenant d'y arriver. Il allait de chariot en chariot, criant :

— Il y a un bon campement en avant de nous. Dépêchez-vous tant que vous pouvez, mais marchez régulièrement et ne brisez pas la colonne.

Quand il arriva à l'ambulance, il vit Ada Starbuck assise d'aplomb, les guides bien en main, et son petit pied sur le frein, prêt à le faire jouer s'il y en avait besoin.

— Les chariots sont si bien d'ensemble, miss, que vous pourriez aller un peu plus vite, dit-il.

— C'est ce que je vais faire. Je sens bien que le temps est tout maintenant, répondit-elle ; et elle accéléra un peu le pas de ses mules.

Et sur le pénible et raboteux chemin, les chariots et les chevaux de main passaient avec un bruit de tonnerre. Il n'était pas un conducteur qui ne comprît qu'un danger mortel les menaçait, et tous regardaient avec des expressions d'admiration et de gratitude le superbe cavalier qui maintenant menait la marche, avec le Capitaine Starbuck à son côté.

Lorsqu'il eut vu que le convoi faisait de son mieux, Buffalo Bill dit à son compagnon :

— Voulez-vous venir avec moi en avant, pour voir l'emplacement et la façon dont nous disposerons les voitures à mesure qu'elles arriveront, monsieur ?

— Certainement ! C'est une bonne idée. Je vois que vous ne négligez rien, mon ami.

Et le Capitaine Starbuck pressa son cheval, pour se maintenir de front avec le « scout ».

Lorsqu'ils furent assez près du lieu du campement, ils laissèrent la piste et poussèrent jusqu'au petit plateau, qu'ils gravirent et où ils mirent aussitôt pied à terre.

— Vous voyez que nous avons une forteresse naturelle ici, monsieur, et que les chariots pourront y monter en les aidant un peu.

Ce sera donc, pour ainsi dire, un camp fortifié, et comme l'étendue en est médiocre, il ne sera pas difficile à défendre. Je compte que vous avez au moins trente hommes ?

— Trente-sept combattants, monsieur, puis une douzaine de jeunes garçons de douze à quinze ans, en tout, quatre-vingt-onze personnes.

— Nous pourrons montrer un front solide alors… Voyez, les Indiens se hâtent, mais nous serons prêts pour les recevoir.

Le Capitaine Starbuck prit la lunette que Buffalo Bill lui tendait et dit :

— Ils ont l'air d'être en force considérable.

— Comme nous l'avons vu tout à l'heure, deux cents au moins.

— J'aurais dit beaucoup plus. À quelle distance sont-ils ?

— À cinq bons milles.

— Mais les chariots sont proches, grâce au ciel.

— Oui, monsieur ; dans quelques minutes ils seront tous parqués ici, et dans vingt minutes les Indiens seront sur nous ; et puis la nuit ne tardera pas à tomber.

Laissez-moi vous dire, monsieur, que mon idée est que les Indiens se précipiteront impétueusement tout d'abord, cherchant à mettre la panique dans le bétail et à démoraliser les gens du premier coup. Mais si nous les recevons courageusement, nous les tiendrons en échec, et alors ils auront recours aux stratagèmes.

Vos gens ont-ils jamais vu le feu ?

— Je ne peux vraiment pas dire que nous l'avons vu, nous n'avons eu qu'une légère échauffourée avec une petite bande de Peaux-Rouges, et auparavant quelques outlaws cherchèrent à nous voler, mais il ne fallut pas beaucoup de coups de fusil pour les mettre en fuite.

— Parfait ! Ils n'hésiteront pas, j'en suis sûr. Mais les Peaux-Rouges viennent de s'arrêter : il y a une cause sûrement, que je ne peux dire. Je pense que quelque chose sera tombé d'un des chariots ; et encore, pourquoi s'arrêteraient-ils à cela, je ne le vois pas. En tout cas, voici les voitures.

Comme l'ambulance était au pied de la pente, Buffalo Bill commanda halte, et réclama le concours de tous les hommes pour aider les voitures à gravir la côte raide et rugueuse.

Ils obéirent avec empressement. Derrière l'ambulance on fit monter les chevaux de main, puis les chariots l'un après l'autre ; Buffalo Bill assignait à chacun sa position, à mesure qu'il arrivait.

Comme c'était le tour du dernier, le « scout » demanda au conducteur :

— N'est-ce pas ce chariot qui était en tête, avec l'ambulance ?

— Oui, monsieur, c'est le chariot du Capitaine Tom.

— Et votre prisonnier, qu'en faites-vous ?

— Mon Dieu ! monsieur, il est parti… Il a dû se rouler jusqu'à l'arrière, sous la bâche, et se laisser tomber.

— Il s'est laissé tomber, à tout risque, ficelé comme il l'était. C'est un coquin qui n'a pas froid aux yeux ! s'exclama Buffalo Bill.

C'est pour cela que les Indiens faisaient halte. Mais ne nous occupons pas de lui pour le moment, car il y a du travail à faire, et voilà les Peaux-Rouges qui arrivent.

Et Buffalo Bill continua de s'occuper de placer les hommes et d'organiser la défense.

La charge des cavaliers rouges.

Les gens du convoi manifestaient une certaine nervosité, il n'y avait pas à nier le fait ; mais hommes et femmes voyaient le sang-froid de leur commandant et tous essayaient d'imiter son exemple.

Le Capitaine Tom restait calme et maître de lui-même, tandis qu'Ada Starbuck était éveillée comme un moineau et ne montrait aucune frayeur.

Ils avaient tous lu des histoires de massacres commis par les Indiens, et, depuis qu'ils étaient dans l'Ouest, on leur avait conté mainte et mainte fois des exemples de la cruauté des Peaux-Rouges.

Cependant Buffalo Bill avait réuni les hommes capables de défendre l'abord du camp, mis toutes les armes en réquisition, et indiqué aux femmes le lieu où elles devaient se tenir avec les enfants. On avait établi, dans un endroit également à l'abri des balles, un parc pour les chevaux et les mules.

Le soleil touchait l'horizon lorsque Buffalo Bill dit gaiement :

— Qu'ils viennent maintenant ! Nous les attendons.

Il y avait deux fusils par homme, en y comprenant non seulement les carabines, mais les mousquets et les espingoles, et plus de cent revolvers.

Les munitions étaient très abondantes ; et lorsque, toutes les armes chargées et les hommes postés dans de bonnes conditions, Buffalo Bill passa le long de la ligne de défense, un sentiment de confiance se répandit partout.

— Malheureusement ce traître de guide sait exactement combien nous sommes, et cela nous rendra la bataille d'autant plus dure, dit Buffalo Bill au Capitaine Tom. D'un autre côté, les Indiens auront bonne envie de me prendre, mais je vais faire tout ce que je pourrai pour les contrarier, et en somme, nous pouvons livrer un beau combat, quelque chose de grand et de glorieux.

Quelques femmes avaient des larmes dans les yeux, mais elles se contraignaient pour ne pas montrer davantage leur faiblesse, et si l'on entendait des cris d'enfants effrayés, c'était chose à quoi l'on devait s'attendre.

Buffalo Bill s'était planté sur un rocher, contemplant d'un air calme l'approche des cavaliers sauvages.

Pour lui c'était un spectacle ordinaire, mais il était des plus extraordinaires pour Ada Starbuck, qui était venue se mettre à côté de lui. En regardant les rapides mouvements des poneys, les guerriers bariolés et ces faces peintes accourant à la bataille et à la destruction, elle était frappée d'étonnement et d'admiration par le grandiose de cette scène. D'une voix ardente et contenue, elle dit au « scout » :

— Que c'est grand et terrible à la fois, Buffalo Bill !

— Vous êtes une brave petite demoiselle, d'admirer ce qui vous menace de mort. Mais vous avez raison, la scène est vraiment grande ; et elle sera plus grande encore quand ils nous chargeront, que les coups de feu et les hurlements rempliront l'air, que les poneys et leurs cavaliers tomberont et que la mort célébrera ses Saturnales, répliqua Buffalo Bill. Voyez ! vos défenseurs, ces « Pieds tendres », animés par votre exemple, se tiennent à leur poste, braves comme des vétérans.

— Oui, et ils se battront comme des vétérans.

— Je le crois, mais il ne faut pas vous exposer, Miss Starbuck ; car les flèches et les balles ne respectent pas même la beauté.

La jeune fille rougit à ce compliment.

— Mais pensez seulement, dit-elle, à ce qu'aurait signifié pour nous tous ce grandiose déploiement de guerriers sauvages et peints si vous n'étiez pas survenu.

Oh ! comme nous avons à vous remercier ! Et comme vous avez tranquillement subjugué cet homme, qui aimait à nous raconter les périls auxquels il avait merveilleusement échappé, et à nous dire qu'il ne connaissait pas le mot « peur » !

Mais je me défiais de lui tout le temps. Les autres, au contraire, y compris mon père, aimaient l'homme… Mais voyez, pourquoi font-ils halte ?

— Pour se former avant de charger. Il faut vous mettre à l'abri maintenant.

Et se tournant vers les hommes, Buffalo Bill cria d'une voix sonore :

— Attention tous !

Que personne ne tire avant que je donne le signal.

Ensuite, mettez de côté vos carabines et prenez les armes supplémentaires, pour tirer de nouveau.

Après quoi, employez vos revolvers, si les Peaux-Rouges continuent à avancer.

Tenez-vous bien à l'abri ; ne gaspillez pas votre plomb, mais sachez où vous visez, et visez juste.

Les garçons qui rechargent vos armes doivent faire ce travail vite et bien. Ils peuvent ainsi conjurer la défaite et décider la victoire.

Tout le monde est-il prêt ?

Un chœur de voix répondit affirmativement, et Buffalo Bill continua :

— Si un homme est tué, et il faut s'y attendre, ne vous en occupez point, car il n'aura plus besoin d'aide.

Si un homme est blessé, qu'il s'incruste à son poste, s'il peut être utile ; sinon, il se retirera tranquillement.

Vous ne pouvez mourir qu'une fois ; mais il y a ceux que vous aimez, qu'il faut défendre. Que chacun fasse donc son devoir !

Maintenant, tout est prêt.

Gardez votre sang-froid et attendez le commandement de feu !

L'acclamation qui répondit à ces paroles convainquit Buffalo Bill qu'il commandait à des hommes braves, quelque

« tendres » que pussent être leurs pieds dans les voies et sentiers du sauvage Far West.

Les Indiens s'étaient formés en trois colonnes de sept guerriers de front, conduites chacune par un chef. Chaque colonne comptait, à l'estimation de Buffalo Bill, soixante-dix cavaliers environ.

Au moment, où elles se mettaient en mouvement, Buffalo Bill remarqua un groupe de chevaux restés derrière avec plusieurs guerriers, constituant une sorte de réserve. Au milieu d'eux, il reconnut la figure de Keno Cain, le guide.

— Lâche ! je vous défie de venir ! cria-t-il d'une voix qui parvint jusqu'au traître, car on le vit lever le poing et le brandir, mais on ne put entendre ce qu'il disait.

Partis au pas, les cavaliers indiens, à mesure qu'ils approchaient, se mirent au trot, puis au petit galop, pour finir en une charge effrénée, avec des hurlements sauvages sortant de deux cents gosiers et une nuée de flèches qui volaient sur le petit campement qu'ils assaillaient.

C'était formidable à voir. Il semblait que cette masse d'hommes et de chevaux rompraient sûrement la ligne des défenseurs et que la fin ne serait pas longue à venir.

Les yeux de tous étaient sur Buffalo Bill, debout au haut de son rocher, exposé de toute part, ne cherchant point d'abri, quoiqu'il eût instamment dit à tous les autres de le faire.

Les femmes et les enfants, à l'arrière, le contemplaient avec une sorte de superstitieuse terreur ; les hommes l'admiraient, et le Capitaine Tom lui avait crié deux fois de se mettre à couvert.

Il restait là, surveillant l'approche des cavaliers sauvages.

Tout à coup, une figure délicate et mince se glissa à ses côtés.

C'était Ada Starbuck.

— Puisque vous paraissez croire qu'il n'y a pas de danger ici, je resterai avec vous, dit-elle d'un ton qui lui reprochait son apparente témérité.

Ma chère demoiselle, il y aura ici le plus grand danger lorsque les diables rouges seront plus près ; mais je connais la portée de leurs armes, et j'avais l'intention de m'en aller au moment précis… Venez, nous allons nous abriter maintenant.

Il n'était que temps, car, tandis qu'il parlait, un grand nombre de flèches tombèrent autour d'eux.

Il poussa doucement Ada Starbuck derrière l'abri d'une grosse roche, et épaula sa carabine. Son regard courut le long du cañon, son doigt toucha la détente, et, en même temps que la détonation résonnait, le chef brillamment accoutré qui conduisait la colonne du centre tomba de son cheval.

Une acclamation des hommes du convoi salua cette première preuve d'une adresse mortelle ; mais pas un homme ne fit feu.

Ils attendaient le signal, comme on leur avait commandé de faire, et cette exacte discipline fit passer un sourire de satisfaction sur le visage de Buffalo Bill.

Mais le galop enragé des Indiens rapprochait à chaque seconde le danger et il était évident que les hommes devenaient inquiets.

Il y eut encore quelques foulées des poneys engagés sur la pente, et au-dessus des cris démoniaques des Indiens, furieux de la chute de leur chef, s'entendit le commandement :

— Feu !

Près de quarante carabines partirent en même temps, comme un feu de peloton exécuté par des soldats disciplinés, et à terre tombèrent poneys et cavaliers, tandis que la colonne, durement frappée, oscillait sous le choc.

— Aux autres fusils maintenant… Feu !

C'était le tour des mousquets et des espingoles, lourdement chargés de lingots et de grosses balles qui faisaient éventail, avec des détonations assourdissantes.

La distance était encore moindre que tout à l'heure, et le coup ébranla davantage les assaillants.

Mais les cavaliers rouges de l'arrière continuaient à se presser par-dessus les braves et les chevaux morts ou blessés des premiers rangs, poussant des hurlements plus épouvantables à mesure qu'ils étaient plus proches, des hurlements à faire cailler le sang dans les veines.

Deux assauts.

— À vos revolvers maintenant, les hommes !

Feu à volonté !

Et Buffalo Bill s'adressant aux enfants occupés à recharger les armes, ajouta :

— Allons, les enfants ! Faites vite et bien !

— Je prends le commandement de la jeune escouade ! s'écria la voix claire d'Ada Starbuck, dominant les explosions sourdes des revolvers.

Les hommes déchargeaient maintenant leurs armes presque à bout portant, quelques mètres à peine les séparaient des premiers cavaliers Peaux-Rouges.

La voix de Buffalo Bill retentissait, les conseillant et les encourageant, tandis qu'il s'exposait lui-même au fort du péril et distribuait délibérément ses coups de revolvers. De son côté le Capitaine Starbuck faisait tout ce qui était en son pouvoir pour animer et soutenir ses hommes.

— Carabines rechargées ! cria la voix claire d'Ada Starbuck, pendant qu'elle se précipitait avec une brassée d'armes, suivie de plusieurs jeunes garçons qui en portaient aussi.

Les défenseurs les saisirent, et lorsque les carabines recommencèrent à résonner, les cavaliers indiens, dont plusieurs, démontés, cherchaient à escalader les rocs, ne furent plus capables de supporter cet ouragan de plomb meurtrier : avec des hurlements de rage ils tournèrent le dos et s'enfuirent.

Ceux qui arrivaient encore par derrière, subirent la contagion de la panique et se rompirent en désordre. Quelques-uns cependant se rallièrent, pour emporter leurs camarades blessés.

— Continuez le feu, les hommes !

N'épargnez personne, car eux ne connaissent pas de pitié.

Ainsi tonnait la voix de Buffalo Bill pendant que, sous le crépitement des armes rechargées, les Indiens, incapables de tenir plus longtemps, dévalaient la pente comme un troupeau de taureaux du Texas, et couraient d'une traite jusqu'au-delà de la portée de ces carabines, semeuses de mort.

— Bravo, les hommes ! La victoire est à nous.

— Trois hourras pour notre vaillant commandant ! s'écria le Capitaine Tom, et les hommes poussèrent trois hourras pour Buffalo Bill, qui les reconnut en levant vivement son chapeau, et dit :

— Maintenant, voyons à nos morts et à nos blessés ! Mais auparavant, que les armes soient toutes rechargées et mises en place, prêtes à servir, car ces Peaux-Rouges n'ont pas abandonné la lutte pour si peu : n'y comptez pas !

Ces paroles jetèrent un léger froid parmi les vainqueurs, qui supposaient que tout était fini. Mais ils sentaient bien que Buffalo Bill devait avoir raison, et ils s'empressèrent de passer la revue de leurs armes et de les disposer à portée de leurs mains, prêtes à tirer ; après quoi, on s'occupa des soins à donner aux blessés.

Dans le crépuscule s'épaississant, Buffalo Bill et le Capitaine Starbuck, assistés de quatre hommes qui avaient improvisé une civière en tendant une couverture autour de deux piquets de tente, portèrent délicatement les malheureux atteints par les flèches ou les balles des Indiens en un lieu à l'abri, où Ada Starbuck et plusieurs des femmes se chargèrent aussitôt de leur donner des soins sous la direction d'un homme qui se trouvait avoir été deux ans infirmier dans un hôpital.

Il y avait une demi-douzaine de blessés, dont deux sérieusement, et trois tués.

Un enfant aussi avait été blessé légèrement, et une des femmes, qui n'était pas restée à l'abri, avait une flèche logée dans le bras.

Plusieurs des chevaux avaient aussi reçu des flèches égarées, et une mule était morte, de sorte que le petit camp avait durement souffert pendant ce combat ; mais personne n'était découragé et les combattants étaient pleins d'énergie et d'entrain pour se donner une autre « brossée » avec les ennemis si c'était nécessaire.

Tout le monde était unanime à chanter les éloges de Buffalo Bill, et déclarait hautement qu'on lui devait tout.

Sans perdre de temps il venait de reconnaître en détail la position, et il avait placé des sentinelles là, où il avait pensé qu'elles seraient utiles.

— Je ferai mon devoir à l'extérieur, sur le front, dit-il au Capitaine Starbuck. Pour vous, il faudra faire de fréquentes rondes de sentinelles. Je ne m'attends pas à une attaque avant l'aube, et je ne crois pas que les Peaux-Rouges puissent venir par la rivière. Mais il n'en faut pas moins vous garder sévèrement cette nuit et ne laisser personne s'endormir à son poste.

— Je veillerai, monsieur, à ce qu'on fasse bonne garde. Mais croyez-vous qu'ils attendent l'aurore pour attaquer ?

— Oui, monsieur. Ces Peaux-Rouges sont des Apaches, et ne combattent pas la nuit. Mais pour nous préparer à les recevoir, ce soir ou demain, je vais faire une reconnaissance au-dehors.

— Mais c'est affreusement dangereux ce que vous voulez faire là.

— Non, monsieur. Je suis accoutumé à ce genre de travail. Cela rentre dans mon métier d'éclaireur et de « scout ». Et j'espère qu'avec cette carabine à longue portée que vous m'avez prêtée, j'aurai chance de toucher votre guide au milieu des autres et de voir combien d'existence le gaillard a encore à perdre.

— Ne vous aventurez pas trop, je vous en prie. Mais est-ce que les Peaux-Rouges n'ont pas beaucoup souffert de notre feu ?

— Oui, monsieur, car vos hommes se sont battus avec sang-froid et jugement. Ils ont fait une bonne et considérable

besogne. Les Indiens ont perdu au moins un tiers de leurs poneys et un quart de leurs braves, tant tués que blessés, j'en suis certain.

— Alors nos pertes sont légères en comparaison. Mais venez ! Ada nous appelle pour souper.

Et Thomas Starbuck le précéda jusqu'à son petit campement particulier, où une vieille servante de la famille, qui avait été la nourrice de sa fille et n'avait pas voulu la quitter, leur avait préparé un bon repas.

Buffalo Bill mangea de bon cœur, de l'air d'un homme pour lequel des scènes comme celle qui venait de se passer sont des évènements quotidiens.

Le souper fini, il fit la ronde d'inspection des sentinelles avec le Capitaine Tom, puis, la carabine à longue portée de son hôte en main, il commença la descente de la colline.

Il rencontra bientôt les cadavres des braves et des chevaux qui s'étaient le plus approchés de la ligne de défense, et à partir de ce point il n'avança plus qu'avec les plus grandes précautions.

Dans ces ténèbres, c'est à peine s'il distinguait quelque chose à cinq ou six pieds devant lui, d'autant plus que le ciel était couvert de nuages.

Il vit des chevaux se débattant dans les contorsions de l'agonie ; mais il n'y avait pas de guerrier blessé sur la pente de la colline, tous avaient été enlevés par leurs camarades ou avaient pu se traîner à l'écart ; en revanche il y avait un grand nombre de braves morts.

Buffalo Bill atteignit la base de la colline ; là, il s'arrêta en entendant un bruit qui le fit tressaillir.

— Ce renégat leur a persuadé de faire une attaque de nuit, et les voilà qui se glissent à pied, se dit Buffalo Bill.

Et il se mit à rebrousser chemin en hâte, pour donner l'alarme. Il avait vu, malgré la nuit, une masse en mouvement, s'approchant lentement du monticule.

En quelques minutes il était de retour au campement : on éveillait les hommes auxquels il donnait ces instructions :

— Mettez en joue une grosse ombre noire, que vous verrez bientôt monter lentement la colline, et ne faites feu qu'au commandement.

La victoire remportée deux heures auparavant excitait ces braves gens à faire de leur mieux, ils savaient d'ailleurs qu'une attaque de nuit est souvent plus difficile à repousser qu'une attaque de jour.

Ils n'attendaient pas depuis bien longtemps lorsqu'ils purent distinguer « l'ombre » en marche, et un moment après le chef en qui ils avaient toute confiance jeta d'une voix sonore ce commandement :

— Feu !

À la ligne de flamme qui couronna la crête de la colline, les rusés Indiens virent qu'ils ne surprendraient pas leurs ennemis endormis, comme ils l'avaient supposé. Un véritable ouragan de plomb s'abattit sur eux, pénétrant avec un bruit mat dans plus d'un cœur et d'un crâne de braves, tandis que les rouges éclairs des armes à feu détonnant, exposaient en plein leur masse à la vue des Visages Pâles, avant qu'ils eussent pu se lancer à l'assaut.

Une entreprise hasardeuse.

Tous rusés qu'étaient les Indiens, il y avait quelqu'un dans le camp qui pouvait leur en remontrer.

Ils redescendirent la colline, pris d'une panique plus forte encore que la première fois, et lorsque les ténèbres eurent repris possession de leurs domaines, les guerriers blessés se hâtèrent autant qu'ils en étaient capables, de se traîner hors du champ de bataille.

Si cruelles que fussent leurs blessures, pas un gémissement ne leur échappait : ils étaient instruits dès l'enfance à souffrir la douleur sans un murmure.

Tout le monde dans le camp comprenait que, cette fois encore, c'était à Buffalo Bill qu'ils devaient la vie.

Que serait-il arrivé s'il n'avait pas fait cette sortie en éclaireur ?

Le tableau était trop épouvantable pour qu'on y arrêtât longtemps son esprit, mais tous, hommes et enfants, se pressaient autour de lui et lui exprimaient leur gratitude en chaleureuses paroles.

Cette première effusion passée, Buffalo Bill prit à part le Capitaine Tom et plusieurs des hommes et il leur dit :

— Nous avons chassé ces Peaux-Rouges deux fois, mais ils n'ont point du tout abandonné la lutte.

Ce n'est pas dans leur nature de le faire.

Ils ne tenteront pas d'autre attaque avant l'aube, mais je m'attends à ce qu'ils la renouvellent à ce moment-là.

Comme ils ne peuvent pas traverser la rivière, ils s'adresseront encore au côté non protégé du campement.

Maintenant, vous vous êtes tous montrés solides au feu comme des vétérans, et vous n'aurez pas besoin de moi à la prochaine attaque, qui sera moins vigoureuse puisqu'ils ont déjà perdu un tiers de leurs forces.

Tous regardaient avec anxiété Buffalo Bill que la flamme du feu de bivouac éclairait.

Après une pause il continua :

— Ces Peaux-Rouges sont près de leur village, et c'est un danger. Je suis sûr qu'après leur défaite de tout à l'heure ils ont envoyé, dans la montagne où vous ailliez quand je vous ai atteints, des courriers pour en ramener un nombreux renfort de guerriers.

Ils savent parfaitement qu'ils sont trop loin pour être entendus de la route des Poney Riders, à cinq ou six milles d'ici, sans compter que les courriers passent comme le vent ; de plus, ils ne pensent pas qu'il vous vienne du secours, le guide leur ayant fait savoir que personne ne connaît votre présence ici, sauf moi qui suis avec vous.

Par conséquent, s'ils échouent dans leur attaque au jour, ils prendront leurs mesures pour s'emparer de vous par stratégie, vous tenant constamment en alerte, vous harcelant,

enlevant vos sentinelles, tirant sur vous de l’autre côté de la rivière, où ils creuseront des trous pour se mettre à l’affût.

Le fait est qu’il n’y a point de bornes à l’adresse et aux ressources d’un Indien pour capturer un ennemi.

D’un autre côté, je ne suis qu’un homme, et ça ne vous fera qu’un homme de moins dans le prochain combat, tandis que je peux vous être beaucoup plus utile de loin qu’ici même.

On s’apercevra de mon absence au Rancho ; mais il peut se passer vingt-quatre heures avant qu’on envoie des hommes à ma recherche.

S’il en est ainsi, ils arriveront à l’endroit où vous avez croisé la route après la tombée de la nuit ; ils ne verront donc pas vos traces, et vous aurez encore une longue journée et une nuit de siège.

Si la patrouille s’aperçoit que je n’ai pas passé les stations, il faudra qu’elle attende jusqu’au jour, de sorte que ce ne sera que tard le second jour qu’ils arriveront ici, et encore en si petit nombre qu’ils ne vous seront d’aucun secours appréciable, car les Indiens auront longtemps auparavant reçu leurs renforts.

Maintenant que je vous ai expliqué la situation complètement et montré que lorsqu’il vous viendra de l’aide, comme les Indiens auront déjà des renforts, cette aide sera insuffisante et tardive, je vais vous exposer mon plan.

— Nous nous en remettons complètement à vous, Mr. Cody, pour nous sortir de ce mauvais pas, dit le Capitaine Starbuck avec un sourire inquiet.

— Mon plan est de vous quitter et d'aller à pied, aussi vite que possible, à la plus proche station où relaient les courriers, et de là d'envoyer chercher les Policemen de la Prairie.

— Mais il n'est absolument pas possible que vous partiez avec tous ces Indiens en face de nous, dit le Capitaine Starbuck.

— Ils nous surveillent bien, mais je crois pouvoir traverser en me déguisant.

— En vous déguisant ?

— Oui, en faisant l'Indien.

— Je ne vois pas bien ce que vous voulez dire.

— Quand je suis sorti tout à l'heure, j'ai vu un grand nombre d'Indiens morts ; il y en a encore plus maintenant, c'est certain ; je peux donc aller prendre quelques-unes de leurs hardes, enlever de leurs visages assez de couleurs pour en barbouiller le mien, et, en y ajoutant un peu de poudre de charbon, cela me donnera assez l'air d'un Indien pour les tromper dans la nuit.

Une coiffure de plumes et une couverture achèveront la chose ; et si l'on ne m'inspecte pas de trop près, je passerai parfaitement. Peut-être même pourrai-je isoler un cheval de leur troupeau, de façon à n'avoir pas à marcher.

— Ah ! Mr. Cody, je ne peux songer à vous permettre de courir un tel risque, dit le Capitaine Tom ; et les autres appuyaient :

— Non, non, on ne peut vraiment courir un tel risque.

— Messieurs, laissez-moi vous dire franchement que le risque sera plus grand de rester ici, à moins que des secours ne vous viennent promptement, répliqua Buffalo Bill d'un ton significatif qui, mieux que tout ce qu'il avait expliqué, convainquit les hommes de la gravité de leur situation.

Après leur avoir montré qu'il pourrait passer aisément à travers les lignes sous un déguisement et sans s'approcher trop d'aucun Indien, il leur persuada que c'était la seule chose qu'il eût à faire.

Ils n'auraient pas voulu se priver de lui, et ils n'aimaient pas le voir s'aventurer de cette manière, d'autant plus qu'ils sentaient qu'ils avaient besoin de son aide et de son exemple ; mais tout cela n'empêchait pas qu'il ne dût s'en aller, et il fut vite prêt pour le départ.

Il emportait avec lui ses revolvers et son couteau. Il franchit la barrière des rochers le plus silencieusement possible, et, envoyant un chuchotement d'adieu au Capitaine Tom et aux autres, il eut bientôt disparu dans les ténèbres.

Il trouva des cadavres d'indiens, et de son mouchoir, qu'il avait imprégné d'eau d'avance, il se mit à frotter la peinture du visage des morts et à la transporter sur le sien.

Il continua cette opération, allant d'Indien en Indien, jusqu'à ce qu'il crût s'être rendu assez hideux pour jouer le Peau-Rouge au naturel.

Alors il tira ses longs cheveux de chaque côté de son visage, les surmonta d'une coiffure de guerrier et s'enroula dans une couverture qu'il prit au cadavre du chef tué par lui.

Il eut la tentation de prendre aussi son splendide bonnet de guerre ; mais cela l'aurait vite fait remarquer, et ce qu'il désirait surtout, c'était de ne pas attirer l'attention.

Une fois complètement costumé, il descendit plus hardiment jusqu'au pied de la colline.

Mais là, il s'arrêta brusquement, car, au lieu de trouver simplement un poste d'ennemis, comme il s'y attendait, son œil aigu découvrit que la troupe tout entière était campée sur cette bande de terre qui rattachait le plateau à la prairie.

Essayer de passer à travers une ligne semblable eût été pire que de la folie. Buffalo Bill, couché à terre, réfléchit un moment tout en examinant à loisir le long cordon d'Indiens endormis qui lui barraient le chemin.

— Il y a plus d'une manière de prendre l'Indien à son propre piège, finit-il par se murmurer.

Et il se remit à ramper vers le haut de la colline.

Lorsqu'il apparut soudain devant le Capitaine Tom et le groupe qu'il avait quitté moins d'une heure auparavant, cette apparition leur donna une secousse qui fit dire à l'un d'eux :

— Heureusement que nous n'avons pas de maladie de cœur, ni les uns ni les autres. Vous nous avez fait une peur qui nous aurait tués, Mr. Cody.

— Je suis bien aise de ressembler tellement à un Indien. Mais ça ne sert à rien, car ils sont campés droit en travers de la pente, et je reviens pour essayer un autre plan.

— Mais quel autre plan pouvez-vous essayer ? demanda avec inquiétude le Capitaine Tom qui voyait que le point du jour n'était pas loin.

— J'irai par eau.

— Par eau ?

— Oui : je me glisserai dans le ruisseau, et j'irai par cette voie.

— Il faut que vous soyez un audacieux nageur, pour vous aventurer dans ce torrent furieux, Mr. Cody.

— Je nage bien, monsieur ; mais l'ennui, c'est que, de l'autre côté, à partir d'ici en aval, les falaises de rochers commencent, comme vous l'avez remarqué.

— Oui.

— Le torrent tourne autour de ce plateau, puis court vers les Montagnes Indiennes, et grâce à ces bords de falaises, je ne trouverai pas d'endroit pour atterrir avant un mille d'ici. Je le sais, parce qu'un jour, à cheval, j'ai suivi ce ruisseau pendant longtemps.

Lorsque je pourrai atterrir, je serai de l'autre côté d'une rangée de collines abruptes et rugueuses, ce qui me donnera une douzaine de milles de plus à faire que si j'avais pu me faufiler à travers les lignes des Peaux-Rouges, tourner en suivant le torrent en amont, traverser au gué, et reprendre la piste par laquelle vous avez passé.

Mais il n'y a pas d'autre voie, et je regrette seulement de ne pas l'avoir prise tout de suite, avant d'avoir gâté ma beauté.

Et Buffalo Bill se mit à rire.

— L'eau est très froide en ce moment, Mr. Cody, et vous serez cruellement transi.

— Oui, avec la fonte des neiges dans les montagnes ce sera glacé, mais je me réchaufferai vite en courant.

Pour l'instant je voudrais trouver un bateau pour mes revolvers.

— Un bateau ?

— Oui, une pièce de bois ou des bâtons, de manière à faire un petit radeau pour les porter, car je voudrais les tenir secs.

Le petit radeau fut promptement fabriqué ; on y mit les revolvers enveloppés dans une couverture, et on y attacha une ficelle que Buffalo Bill se passerait autour du corps dès qu'il serait dans l'eau.

On lui trouva un bon endroit pour descendre à la rivière. Là, mettant sur le radeau ses souliers, ses guêtres, ses chaussettes, sa veste de chasse et son chapeau, le tout solidement fixé, il entra dans l'eau glacée.

Il attacha la ficelle autour de sa taille, lança le radeau et s'éloigna tranquillement de la berge.

En un instant, il était au plus rapide du courant.

Le secours.

Rio Grande Rob et huit compagnons chevauchaient en file indienne, ne revenant pas de leur étonnement de la disparition de Buffalo Bill. Ils en étaient bleus, disaient-ils.

Ils étaient entrés dans la sombre petite vallée où se dresse le Monument Rock, lorsque Rob, qui marchait en tête, s'arrêta tout à coup.

Tous les cavaliers accoururent à ses côtés, et tous les yeux se fixèrent sur ce qu'il regardait avec une expression non déguisée de surprise.

— Une piste !

— Une piste de chariots.

— Et une grosse même !

— Des troupes régulières, j'imagine.

— Non, ce n'est pas de l'artillerie.

— Et ça va vers le pays indien.

— Ça va au Diable ! déclara Rio Grande Rob.

C'est une piste de chariots faite par des colons qui cherchent, bien entendu, une place à coloniser, et qui trouveront une place où rester jusqu'au jour du jugement.

Il y a une douzaine de chariots au moins, un troupeau de cinquante chevaux ou davantage ; et tout cela est perdu, va à la mort.

Les enfants ! je crois que Buffalo Bill a vu cette piste et l'a suivie, car ce n'est pas lui qui laissera des hommes, des femmes et des enfants aller au tombeau s'il peut l'empêcher, quelque préjudice que cela puisse porter à la Compagnie de l'Overland.

Mais pourquoi n'est-il pas encore de retour ?

À cette dernière question de Rio Grande Rob, personne ne pouvait répondre.

— J'imagine que vous avez raison, « pard » et que Buffalo Bill a suivi cette piste pour les faire revenir, dit Harper.

— Mais où est-il ? demanda l'un.

— Où sont-ils ? reprit un autre.

— Ça sent mauvais.

— « Pards », s'écria Rio Grande Rob, nous allons prendre cette piste, mais d'abord je veux envoyer chercher du secours. Ainsi l'un de vous ira à l'Ouest, prenant un ou deux hommes à chaque station jusqu'au relais qui est de ce côté-ci du Rancho de la Vallée, pour ne pas laisser seule sa fille Sunbeam (Rayon de Soleil), vous ne prendrez pas Velvet Dick, mais vous trouverez bien là une demi-douzaine de palefreniers sans lui.

Envoyez-les droit ici, à toute vitesse. Vous, Hale, courez comme si Satan était après vous, en envoyant ici les hommes de chaque station, et expliquez la situation au capitaine Nat.

J'espère que Dan et sa troupe seront revenus quand vous arriverez au Rancho, et qu'on pourra expédier un gros détachement ; car je parie l'Étoile solitaire du Texas contre un scalpe d'Indien, que le convoi qui a laissé ces empreintes est parqué quelque part aux environs par des Peaux-Rouges, avec de grandes chances pour que tous les émigrants soient changés en macchabées.

Et maintenant, camarades, en route ! et dites que vous croyez que Buffalo Bill est avec le convoi ; ça les fera aller plus vite.

Nous autres, nous allons poursuivre, et quand nous aurons trouvé où est le but, j'enverrai un homme au-devant de vous tous.

Allez !

Ils s'élancèrent au galop, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, et ils eurent bientôt disparu. Les autres continuèrent leur route, remontant la vallée de Monument Rock sur la piste des chariots.

— Nous ne sommes que sept « pards » ; c'est peu pour aller à la rescousse contre un grand nombre d'Indiens, dit un des hommes plus prudent que les autres.

— « Pard » Reuben, ne calculez jamais les chances quand des femmes et des enfants crient au secours, répliqua Rio Grande Rob, qui reprit :

— Mon idée est que Buffalo Bill est au bout de cette piste, et je parie tous les dollars que j'espère jamais gagner

au poker, qu'il n'a point calculé les chances contre lui en essayant de sauver des gens qu'il savait aller par le chemin direct à la mort.

Je crains bien que Bill n'ait succombé, mais, à mon avis, cette piste nous dit où il est.

Si je ne me trompe, nous pourrons du moins en sauver d'autres.

Si nous ne sommes que sept, les deux gars qui s'en vont là-bas nous enverront du secours de chaque station ; à la nuit, nous aurons près de cinquante hommes accourant derrière nous, et alors je voudrais bien voir le demi-millier de Peaux-Rouges que nos « rangers » de la Police ne fouailleraient pas pour une bonne cause.

Allons « pard », prenons une allure un peu plus vive. J'ai vu des circonstances où les minutes valent des jours.

Les hommes qui se balançaient au mouvement rythmique du petit galop, pressèrent le pas.

En sortant de la sombre vallée, ils arrivèrent en un lieu où le débordement d'un marécage avait laissé un peu de boue. Rob subitement releva les rênes et cria :

— Regardez cela, camarades !

— Des traces !

— Oui, les traces du cheval de Buffalo Bill, ou je n'ai jamais fait un péché dans ma vie. J'étudie ces empreintes de sabot depuis le commencement de la piste.

Ces empreintes, c'est le cheval de Buffalo Bill qui les a faites.

— Vous avez raison, camarade ! cria une voix venant d'un fourré voisin, et les sept hommes crièrent à la fois :

— Buffalo Bill !

C'était un franc cri de joie ; puis ils se regardèrent les uns les autres avec ahurissement, et finalement ils éclatèrent de rire.

Il y avait de quoi ! Devant eux était Buffalo Bill, le beau, l'élégant, le bien mis, le « Dandy de la Piste » comme on l'avait surnommé, changé en un être de l'aspect le plus comique.

Son chapeau était absent, et ses cheveux mouillés et feutrés.

Il était en manches de chemise et sa ceinture ne supportait aucune arme.

Sa chemise et ses jambières étaient mouillées et collées au corps, ses pieds étaient nus, sans souliers et sans chaussettes.

Mais le plus joli de tout, c'était son visage, barbouillé de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ce qui lui donnait l'expression la plus drôle du monde.

Buffalo Bill fit chorus avec ceux qui riaient à ses dépens et dit d'un ton de pince-sans-rire :

— J'imagine que je fais un vilain tableau, camarades. J'aimerais à avoir ma photographie dans ce costume.

Mais les rires cessèrent soudain lorsque Rio Grande Rob se fut écrié :

— Camarades, regardez ses pieds !

Ils étaient coupés, contusionnés, saignants ; en regardant de plus près on voyait que les mains étaient aussi tachées de sang, et que la face, sous la peinture dont elle était striée, était blême, avec des yeux fiévreux et presque hagards.

— Eh quoi, Bill ! vous avez dû en voir de grises, et vous souffrez. Nous n'avions vu d'abord que le côté drolatique de votre apparence. Pardonnez-nous.

— C'est très bien. Oui, en effet, j'en ai vu de rudes. Pour éviter les Peaux-Rouges, j'ai suivi à la nage le Whirlpool Creek, et j'ai perdu dans les tourbillons mon petit radeau qui portait mon chapeau, mon habit, mes souliers et mes armes.

Comme j'ai à remplir une mission de vie ou de mort, je ne me suis point occupé des coupures et des contusions en marchant nu-pieds et en traversant les fourrés.

Camarades, on a besoin de vous, terriblement besoin. Avez-vous un cheval que je puisse monter ?

— Prenez le mien. Je suis léger, je monterai la bête de bât, dit Rio Grande Rob en sautant à terre.

D'autres s'empressèrent d'offrir aussi leurs chevaux ; mais Bob insista, faisant savoir que les étrivières de sa selle pouvaient s'allonger ou se raccourcir à la convenance du cavalier ; c'était en outre, le meilleur cheval de la troupe.

— Très bien, Bob. Je prends votre cheval, et nous ne perdrons pas de temps, car, comme je le disais, on a besoin, terriblement besoin de vous.

Venez avec moi et nous causerons en marchant. Mais est-ce qu'il n'en viendra pas d'autres ?

— Si. Lorsque j'ai vu la piste des chariots croisant la route, j'ai dépêché un homme dans les deux directions pour envoyer ici tous les hommes disponibles aux relais, et pour dire au Capitaine Starbuck que nous avons besoin de combattants. J'ai pensé qu'il valait mieux faire faire aux hommes une course forcée, même si on n'avait pas besoin d'eux, que d'aller les chercher quand il serait peut-être trop tard.

— Vous avez raison, Rio Grande Rob, comme cela vous arrive le plus souvent. Mais où doivent venir les hommes ?

— À Monument Rock.

— Bien ! Et les premiers doivent déjà être en route. Eh bien ! Harper, retournez au rocher de Monument et attendez là. – Vous pouvez prendre le cheval de bât et je monterai le vôtre. – Et quand les hommes seront arrivés en assez grand nombre pour faire de l'effet, poussez en avant sur cette piste-ci.

Si Wild Bill est parmi eux, dites-lui qu'il s'agit de Horseshoe Hill (la Colline en Fer-à-Cheval), car il la connaît ; et qu'il y a là un convoi assiégé.

C'est à un demi-mille au-dessus de l'endroit où cette route-ci traverse le gué de Whirlpool Creek, en aval.

Nous frayerons un chemin si nous pouvons ; sinon nous prendrons une position pour soutenir un siège en vous attendant, pourvu, bien entendu, que nous ne puissions pas effrayer et disperser les Peaux-Rouges ; mais s'ils ont reçu des renforts, il faudra peut-être toutes les forces du Rancho pour arriver à ce résultat.

— Dites aux camarades qu'il y a une trentaine de combattants dans le convoi.

Maintenant partons ! Les moments sont précieux. Comme ça va me paraître bon d'être à cheval, après la marche de quinze milles que j'ai faite pieds-nus, sans armes et sans rien à manger !

Harper sauta sur le cheval de somme et s'éloigna aussitôt.

Buffalo Bill se mit en selle sur la monture que lui laissait Harper et prit la tête dans l'autre direction. Il réglait l'allure du reste de la troupe, et elle était rapide, on peut le croire.

Les chevaux coururent ainsi pendant plusieurs milles ; ils étaient sur la crête d'une hauteur lorsque Buffalo Bill tira ses rênes.

— Camarades, la colline ou le plateau – c'est à la fois l'un et l'autre, – sont à moins d'un demi-mille. Vous entendez ces détonations. Elles nous disent que les gens du convoi tiennent toujours bon et envoient des dragées par ci par là aux Indiens quand ils en trouvent l'occasion.

Mais il y a aussi des Peaux-Rouges de ce côté-ci de la rivière, j'en suis sûr. Seulement, par ce chemin nous pourrons atteindre le gué avant qu'ils nous voient.

En fait, comme ils ne s'attendent pas à nous, ne sachant pas que je me suis échappé la nuit dernière, nous pourrons entrer dans la rivière là, où elle n'est pas profonde. Nous arriverons ainsi à deux cents mètres environ de la colline, et d'un vigoureux élan nous nous y logerons peut-être.

La charge des policemen de la Prairie.

Plutôt que de ne pas faire ponctuellement ce que Buffalo Bill leur disait, ces cavaliers l'auraient suivi à une mort certaine. Rio Grande Rob lui dit :

— Vous êtes le docteur, « Pard » Bill, et vous savez exactement ce qu'il faut à ces malades pour guérir l'attaque de diables rouges dont ils souffrent… Entonnez l'air et nous chanterons avec vous la chanson. Nous la savons tous, couplets et refrain !

Nous avons donné à nos chevaux le temps de respirer, ils se reposeront encore davantage en allant lentement jusqu'au gué. Donc, êtes-vous prêts, les enfants ?

— Tous prêts ! répondirent-ils.

Buffalo Bill avait emporté un des revolvers de Harper et, comme Rob en avait un de réserve, Buffalo Bill le prit aussi. Lorsqu'il eut les deux armes enfoncées dans sa ceinture, il se sentit de nouveau lui-même.

— Je suis tout gaillard maintenant, si je n'en ai pas l'air, dit-il avec un sourire ; et il prit la tête, avec Rob du Texas à son côté.

En suivant la piste des chariots, ils descendirent les crêtes et traversèrent des prairies bordées de saules qui les cachaient à ceux qu'ils venaient secourir en même temps qu'aux Indiens.

Ils arrivèrent au gué et franchirent l'impétueux torrent avec de l'eau jusqu'aux sangles. Leurs chevaux en profitèrent pour boire quelques gorgées.

Au gué même, la rivière faisait un coude qui continua à les cacher. Lorsqu'ils eurent traversé, ils tournèrent sans sortir de l'eau, dans le sens du courant, et se trouvèrent abrités par l'élévation de la berge.

La petite bande arriva bientôt à un endroit où il fallait enfin quitter le cours de l'eau. Il était clair que, dès qu'ils seraient montés sur le bord, les Peaux-Rouges les découvriraient.

Résumant la situation, Buffalo Bill leur dit :

— Camarades, la colline est à environ trois cents mètres, peut-être un peu plus.

Nous allons monter sur la berge ici, et faire force de vitesse droit vers la colline.

Les Indiens sont campés à un quart de mille de notre but environ, dans des arbres ; mais il leur faudra se dépêcher pour nous couper le chemin ; encore devons-nous nous attendre à de jolies volées de flèches et de balles.

Il y a des Indiens de l'autre côté de la rivière, sur cette crête que nous venons de quitter. Les entendez-vous tirer sur les gens du convoi ? Ils peuvent très bien nous jeter de leur poivre en grain, à nous aussi.

Eh bien ! Êtes-vous prêts ?

Les hommes vérifièrent les sangles de leurs chevaux et leurs armes, remontèrent et s'établirent solidement en selle.

— Tous prêts ! dirent-ils alors d'une voix ferme.

Les chevaux étaient bien reposés, et on les sentait capables de faire ce petit trajet à fond de train.

— Quand nous arriverons en vue, camarades, nous pousserons le cri de guerre des Policemen de la Prairie. Les Indiens croiront d'abord que nous sommes en bien plus grand nombre et cela sera en notre faveur.

Allons !

Buffalo Bill gravit la pente rapide de la berge, derrière lui venait Rio Grande Rob, puis les autres.

Ils se mirent d'abord en simple file, pour présenter moins de surface au feu de front des Indiens.

La vaillante troupe avait parcouru une longueur de cent pieds à découvert lorsqu'elle fut aperçue. Ils poussèrent alors le cri strident des Policemen de la Prairie, bien connu des Indiens.

Ceux-ci se précipitèrent d'abord en grand désordre vers leurs poneys, persuadés que ces sept hommes précédaient des forces plus considérables.

Les Peaux-Rouges de l'autre côté de la rivière ne furent pas moins surpris et inquiets, craignant d'être cernés, et l'on put croire un moment que cette petite bande de héros allait mettre en fuite vingt fois leur nombre.

Mais les ennemis ne furent pas longs à s'assurer que la fin de la file était bien la fin, et qu'aucun cavalier ne gravissait plus la berge.

Quoique difficile à croire, c'était vrai : ils n'étaient que sept. Les Indiens, jetant des hurlements sauvages, se mirent aussitôt à manœuvrer pour arriver avant eux au pied de la colline.

S'ils y parvenaient, c'en était fait des Policemen de la Prairie.

À pied, à cheval, plus de cent guerriers surgirent, courant vers la colline. Les sept cavaliers savaient que cette course échevelée était une épreuve de vie ou de mort, et Buffalo Bill, de sa voix ferme et claire, leur cria :

— Il faut atteindre la colline ou mourir.

Groupez-vous serrés, et en avant !

Les cavaliers répondirent par un cri, exécutèrent l'ordre et, laissant tomber leurs brides sur le pommeau de leurs selles, suivirent leur audacieux chef.

Les cris des sauvages avaient averti les gens du convoi qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, ils entendaient en même temps le cri de guerre des cavaliers blancs, et bientôt ils virent la petite bande de héros.

— C'est Buffalo Bill qui vient à notre secours ! Mais, mon Dieu ! il va se faire absolument anéantir ! cria le Capitaine Tom à ses gens, qui suivaient de tous leurs yeux la magnifique charge des Policemen de la Prairie.

Ils approchaient du but, les vaillants ! et tout le convoi, hommes, femmes et enfants, qui regardaient l'élan désespéré de la petite troupe, s'en réjouissaient de tout cœur.

Ils avaient le visage tourné vers la colline qu'ils voulaient atteindre à si grands risques, mais leurs yeux étaient fixés sur les ennemis lancés à toute vitesse pour les devancer, sans s'inquiéter non plus de leur vie pourvu qu'ils parvinssent à écraser ces cavaliers blancs.

Mais la petite bande avançait toujours : il semblait qu'elle dût rencontrer les rouges à l'instant dans une lutte corps à corps ; à ce moment de collision imminente, on entendit le commandement sonore de Buffalo Bill : — Halte ! et en avant les carabines !

Feu !

Ils avaient perdu une minute dans ce mouvement, mais les Indiens furent surpris et ébranlés par cette décharge meurtrière ; ils poussèrent un cri farouche en voyant une demi-douzaine de leurs camarades tomber de leurs poneys, car les blancs n'avaient visé que les guerriers à cheval, les plus redoutables pour eux en ce moment.

— Il faut les soutenir et couvrir leur retraite ! s'écria le Capitaine Tom, et il s'élança vers le bas de la colline avec une douzaine d'hommes.

Buffalo Bill leur cria :

— Retournez ! Nous arriverons !

Les Policemen de la Prairie n'en furent pas moins reconnaissants de la décharge faite par les gens du convoi sur leurs ennemis, dont l'hésitation devint plus visible ; et ils poussèrent un hourra pour le Capitaine Tom et ses hommes.

— Ils vont prendre leurs revolvers maintenant, dit le chef du convoi à ses gens, juste au moment où Buffalo Bill commandait :

— Aux revolvers, les enfants !

Le crépitement rapide de ces armes leur faisait une musique joyeuse, et les balles n'étaient point perdues.

Face à face avec la foule de leurs agresseurs, ils étaient calmes et semaient la mort.

De nouveau la colonne des Indiens fléchit sous le feu ; mais les guerriers à pied accouraient, et, sans s'arrêter tout à fait, ils firent feu.

Un cheval tomba.

C'était celui de Rio Grande Rob.

Mais agile comme un chat, il se remit sur ses pieds et d'un saut se trouva, en une seconde, derrière son camarade le plus proche.

Puis survint une averse de flèches, mêlées de quelques balles, et l'un des sept, Nat Clay, chancela, saisit l'air de ses mains, qui se crispaient et tomba de sa selle.

Mais à peine avait-il touché le sol que Buffalo Bill s'arrêtait, le jetait en travers de sa selle et y remontait ; à ce moment même un autre cheval s'abattait.

Le cavalier tomba sur ses pieds, et saisissant la queue du cheval sans cavalier qui passait près de lui, il lui sauta sur le dos et reprit sa place dans la petite troupe.

Les revolvers étaient vides, mais le Capitaine Tom et ses hommes envoyèrent une autre de ces volées dont l'effet était

de rompre l'élan des Peaux-Rouges, et l'instant d'après les Policemen de la Prairie atteignaient le sommet de la colline, au milieu de cris enthousiastes et triomphants qui se mêlaient aux hurlements affolants des sauvages.

— Demi-tour et repoussons-les !

Chargez les carabines, les garçons ! cria Buffalo Bill.

Les six cavaliers de la Prairie mirent pied à terre et saisissant les armes, que leur présentaient les enfants aidés de plusieurs femmes, ils ouvrirent le feu sur les Indiens qui, les uns à pied, les autres à cheval, tentaient de profiter de la confusion de leur arrivée pour faire irruption dans la place.

Mais l'averse de balles que les carabines et les fusils supplémentaires firent pleuvoir au milieu d'eux était telle que même le courage indien ne pouvait la supporter longtemps, et comme les enfants, pressés par Ada Starbuck, suffisaient à fournir les combattants d'armes rechargées, les ennemis coururent de toutes leurs forces se mettre à l'abri, laissant nombre de leurs morts sur le terrain, et la victoire fut gagnée.

Alors le Capitaine Tom se tourna vers Buffalo Bill et, lui saisissant la main, s'écria :

— Vous voilà de retour et sain et sauf, grâce à Dieu ! Mais pourquoi vous être si témérairement exposé ?

— Pour deux raisons : d'abord parce que j'espérais un peu que notre arrivée jetterait la panique parmi les Indiens, qui naturellement croiraient à la présence d'une force imposante, et que cela les ferait se disperser. En second lieu, s'ils ne s'enfuyaient pas tout de suite, vous profiteriez du moins de notre aide. En effet, mes camarades sont de vieux com-

battants, habiles aux rencontres avec les Indiens et ils peuvent vous être d'un grand secours en attendant les renforts, car il y en a qui viennent et qui ne sont pas loin.

— Mr. Cody, comment pouvons-nous, nous tous ici, vous remercier ainsi que vos amis ! dit Ada Starbuck en s'approchant et en lui prenant la main. Elle ajouta :

— Votre aspect fait comprendre quelles épreuves vous avez subies pour nous être utile… Mais quoi ! vous êtes blessé à la tête ! s'écria-t-elle tout à coup, et la vaillante fille se précipita vers son hôpital improvisé pour y chercher des bandages.

Wild Bill entre dans le jeu.

Les Indiens revinrent à leurs anciennes positions, donnant issue à leur rage en de farouches hurlements de haine, ponctués de quelques coups de fusil.

Le Capitaine Tom dit à Buffalo Bill que l'ennemi avait fait une démonstration au point du jour, mais que, voyant qu'on était prêt à les recevoir, les Indiens n'avaient pas poussé l'attaque à fond.

Les ombres du soir s'allongeaient lorsque Buffalo Bill, qui fouillait de sa lunette l'étendue de pays bornée par les montagnes, appela le Capitaine Tom.

— Prenez ma lunette, vous verrez qu'il leur vient des renforts.

— Vous avez raison.

— Le courrier que nous avons vu s'éloigner si vite, un peu après notre arrivée, était envoyé pour hâter leur venue, monsieur.

— Combien pensez-vous qu'il en vient ?

— Autant que je peux juger à cette distance, je dirai une centaine, sinon plus.

Rio Grande Rob les rejoignit.

— Prenez ma lunette et voyez si vous pouvez distinguer quelque chose du côté des montagnes.

— Vous pouvez le parier sans peur de perdre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des Indiens.

— Combien ?

— J'en compte cent ou plus. Ils seront ici dans une heure de temps.

— Oui : ils viennent en ligne droite.

— Il fera nuit alors.

— À peu près.

— Et nos camarades, qu'est-ce qu'ils deviennent ?

— Ils ne seront pas loin quand on aura besoin d'eux.

— C'est ce que je dis, quoiqu'ils puissent bien ne pas se montrer avant ce moment.

— Les messagers leur auront tout expliqué.

— Voyons ! nous devrions en avoir au moins quarante à la nuit, et d'autres en route.

— Pas moins, Chef.

— Et quarante de nos hommes, Capitaine Starbuck, sont de taille à se mesurer avec dix fois leur nombre d'Indiens, et ceux-ci le savent.

— J'espère que Wild Bill aura le commandement, Chef.

— Oui, Rob, car il connaît bien cette colline où nous avons campé, lui et moi, jadis ; il est familier avec ses approches, et il s'entend à faire manœuvrer les hommes dans un combat… Et ici, Capitaine Tom, voyons ! combien avez-vous d'hommes à mettre en ligne ?

— Vingt-sept en tout, moi compris.

— Et nous cinq, puisque nous avons perdu le pauvre Clay, et que Boone est trop grièvement blessé pour rendre aucun service ; soit trente-deux, tout compté.

Capitaine Tom, nous n'avons rien à craindre de ces Indiens ni de leurs renforts, et si je ne me trompe pas, avant qu'un autre soleil se lève, ils auront des raisons de se rappeler Horseshoe Hill.

— Je l'espère.

— Encouragez vos gens, monsieur, et faites seller des chevaux pour trente hommes ; deux hommes avec les jeunes garçons suffiront à la garde du camp, et quand nos cavaliers arriveront, il sera bon de sortir et de nous joindre à leur attaque.

— Vous parlez comme étant bien sûr de vos hommes, Mr. Cody.

— Ils n'ont jamais fait défaut à un camarade au temps du besoin, monsieur, et ils ne le feront jamais. Si le Capitaine Nat Starbuck avait su que vous aviez besoin de secours, il serait venu lui-même, quoique les instructions de la Compagnie lui défendent de risquer sa vie, à cause de la grosse responsabilité qui lui incombe. Quant à moi, j'ai été élu Capitaine des Policemen de la Prairie, avec Wild Bill pour pre-

mier lieutenant et Rio Grande Rob pour second. Car nous avons une organisation militaire complète, et dans les moments de nécessité pressante, les hommes d'écurie forment une autre compagnie, les grooms une troisième, et les colons et mineurs une quatrième, ce qui nous donne cent quarante hommes à mettre en campagne, et les Indiens savent ce que nous pouvons faire, car nous avons déjà porté la guerre dans leurs campements.

— Voyez ! la bande de renfort arrive rapidement, et ceux qui sont devant nous la voient aussi, car écoutez ! quels hurlements !

— Ils se croient sûrs de nous tenir maintenant, dit Rob avec un sourire. Il ajouta :

— Mais j'imagine que vous allez retourner au quartier-général, Chef, pour partir demain à midi, l'heure réglementaire.

— Oui, si nous venons aisément à bout de ces Peaux-Rouges, j'irai à la Ferme de la Vallée ce soir.

— Vous n'allez certainement pas vous imposer cette tâche par surcroît, Mr. Cody, après tout ce que vous venez de supporter.

— Si, Capitaine Tom ; le devoir exige que mes dépêches soient remises ; si je ne partais pas, il faudrait que quelqu'autre partît, et tous les camarades sont fatigués comme moi.

— Mais vous ne pourrez pas soutenir de tels efforts.

— Attendez d'avoir vécu un peu avec nous, monsieur, et de vous être assuré au juste de ce que nous pouvons soutenir, répondit Buffalo Bill en souriant.

À ce moment, une décharge de carabines résonna avec de terribles craquements, de l'autre côté de la rivière, faisant sursauter également, par son arrivée inattendue, les Indiens et les Visages Pâles.

À plusieurs centaines de mètres de la bande sableuse qui bordait à cet endroit la rivière, les falaises de l'autre portion de son cours se prolongeaient dans les terres, couvertes de bois, et c'était du milieu de ces frondaisons qu'avait brillé l'éclair et que montait la fumée de deux douzaines de carabines environ.

Elles visaient les Indiens couchés derrière des rochers ou des touffes de saules nains, et dans des troncs creusés par eux pendant la nuit, d'où ils faisaient constamment tomber quelques projectiles dans le campement des blancs, y causant de sérieux dommages ; c'est ainsi qu'ils avaient tué un petit enfant, une femme et un jeune garçon, et qu'ils avaient blessé plusieurs personnes, sans compter les chevaux.

Sur la colline on avait posté de bons tireurs, abrités par des rochers, pour les surveiller et les frapper dès qu'ils se montraient, sans quoi les pertes auraient été bien plus sensibles dans le camp.

Il y avait bien une quarantaine de ces tirailleurs rouges, qui avaient, pendant la nuit, passé la rivière au gué et étaient venus prendre leurs positions de ce côté en face du campement.

Quant au gros des ennemis, il était resté campé au bout de la langue de terre qui faisait de Horseshoe Hill une sorte de presqu'île et était comme l'entrée de ce fer à cheval. Ils étaient encore plus de cent, et il y en avait autant à quelques milles de là, qui venaient à leur aide.

Si les gens du convoi avaient souffert, les cadavres des Peaux-Rouges et de leurs poneys, gisant sur la pente de la colline et aux abords du camp des Indiens, disaient combien ceux-ci avaient été éprouvés davantage.

C'était donc sur les tirailleurs embusqués au bord de la rivière que le feu venant des falaises avait été dirigé.

Les braves n'avaient point songé qu'ils auraient besoin d'abri par derrière, aussi plus d'un d'entre eux ne se releva-t-il jamais de sa position.

Les autres, en proie à la plus grande épouvante, se précipitèrent vers le gué, laissant leurs chevaux où ils les avaient attachés, à quelque distance de là, sous les premiers arbres.

Mais comme ils arrivaient aux saules près du gué, d'autres détonations se firent entendre, et Buffalo Bill s'écria :

— Wild Bill est à portée ! Je reconnais sa manière de travailler, et il est bien soutenu. Allons les hommes, en selle ! On a besoin de nous !

Les Indiens à l'entrée de Horseshoe Hill paraissaient surpris de la tournure que prenaient les affaires.

Les coups de fusil venus des falaises leur avaient dit qu'il y avait là des ennemis, et que des renforts étaient arrivés aux Visages Pâles en avance sur les leurs.

Ils en avaient deviné le nombre à peu près, au nombre des détonations et ils avaient pensé avec plaisir qu'ils n'étaient pas en force suffisante pour se risquer à passer le gué et à les attaquer.

Mais lorsqu'ils se rendirent compte des pertes subies parmi leurs camarades embusqués sur la rivière, ils devinrent furieux en même temps qu'inquiets, car la nouvelle fusillade dans les saules près du gué montrait qu'il y avait encore là d'autres Visages Pâles.

— Combien étaient-ils cette fois ?

Question troublante à laquelle ils ne pouvaient répondre.

Les chefs tinrent précipitamment conseil, ils jetaient des regards d'impatience vers leurs renforts qui étaient encore à trois milles, ils sentaient qu'ils seraient attaqués avant que ceux-ci eussent fait avec eux la jonction tant désirée, et ils prirent leur formation de combat pour essayer de garder leur position jusque-là.

Juste à ce moment ils virent trente cavaliers conduits par Buffalo Bill derrière lequel venaient immédiatement ses hommes de la Police de la Prairie, sortir du campement pour leur tomber dessus.

Ils sentirent qu'ils étaient dans un lieu un peu resserré mais ils prirent leurs dispositions pour s'y défendre et s'y maintenir.

Cependant pas un coup de fusil n'avait encore été tiré, lorsque s'entendit le cri de guerre bien connu des Policemen de la Prairie, et sur la berge du gué surgit une troupe de cavaliers.

À leur tête s'avançait Wild Bill, trente Poney Riders en bon ordre le suivaient.

Ils avaient vu les Indiens et piquaient droit sur eux.

— Halte ! Visez bien !…

Feu ! cria Buffalo Bill et sa troupe sema la mort dans les rangs indiens.

Wild Bill suivant la même tactique, déchargea également une volée meurtrière sur les ennemis rouges.

— Chargez ! revolver au poing !

À ce commandement de Buffalo Bill, sa troupe se précipita.

— Chargez ! revolver au poing ! cria Wild Bill comme un écho, et les cris de guerre des deux troupes se mêlèrent.

C'est en vain que les Indiens jetaient des regards de désir suppliant vers leurs camarades encore éloignés. Mais cependant les braves guerriers ne perdaient pas courage : soutenus par la perspective de la vengeance, des chevelures à scalper et du butin à faire, ils ne désespéraient pas de gagner la journée s'ils pouvaient tenir jusqu'à l'arrivée de leurs renforts, ils ne cédaient donc pas un pouce de terrain, et, essayaient par une grêle de balles et de flèches d'arrêter les deux troupes de cavaliers, lancées à fond de train contre eux.

Mais comme leurs projectiles ne produisaient pas l'effet qu'ils en attendaient, et que la charge des Visages Pâles était presque sur eux, ayant déjà le crépitement des revolvers dans les oreilles, ils fléchirent, se débandèrent et se mirent en pleine déroute.

Cette fuite d'ailleurs, n'était pas définitive ; ils espéraient rallier leurs camarades, que l'on voyait maintenant distinctement, au nombre de deux cents au moins.

Le rival de Buffalo Bill.

— Cinq contre un environ ! dit Buffalo Bill, lorsque Wild Bill fit la jonction de ses Policemen de la Prairie avec les hommes du convoi.

— Oui, et même plus, Buffalo Bill, répondit Wild Bill, mais il y a soixante autres jolis garçons qui viennent. La Garde des Hommes d'écurie et les Colons Rangers sont maintenant aux environs du gué. Ainsi tirez vos plans, en tenant compte de ce que vous avez derrière vous.

— Bon ! L'Overland se montre en force, et nous pourrons donner à ces Peaux-Rouges une leçon mémorable.

Il commence à faire sombre ; nous allons avancer en ligne, en tirant des coups de carabine chemin faisant.

Vous commandez la droite, Wild Bill. Vous, Capitaine Tom, prenez la gauche, et moi, je conduirai le centre.

En avant, marche !

Les hommes s'étaient formés rapidement et en bon ordre. Ils se mirent en marche au commandement.

La halte momentanée qui s'était naturellement produite à la jonction des deux troupes leur avait donné du repos et leur avait permis de se rendre exactement compte de leurs

forces. Sachant que d'autres renforts venaient, – ce que les Peaux-Rouges ne soupçonnaient pas, – les hommes se sentaient pleins de confiance malgré l'infériorité persistante du nombre.

Pendant qu'ils avançaient dans le crépuscule de plus en plus épais, ils virent que les Indiens s'étaient reformés sur une légère hauteur, adossés à un petit bois.

Cette hauteur était large de plusieurs centaines de mètres et coupait le chemin des Visages Pâles, ce qui rendait la position très avantageuse pour les Indiens.

Lorsque Buffalo Bill eut vu la forte assiette des ennemis, pensant au secours qui venait sur ses derrières, il se conduisit avec la sagesse d'un soldat né pour commander. Il arrêta sa petite troupe et donna l'ordre à Wild Bill de prendre douze hommes pour aller sur le flanc de la position à droite, puis il commanda à Rio Grande Rob d'en faire autant sur la gauche avec le même nombre d'hommes.

Il restait donc au centre avec un peu plus de trente hommes, qui reprirent leur marche en avant, ponctuée de coups de carabine.

Il avait aussi dépêché un courrier à l'arrière pour hâter les renforts. L'obscurité, à peu près complète maintenant, avait permis d'exécuter ces différents mouvements à l'insu de l'ennemi.

Les Peaux-Rouges répondaient avec leurs fusils et leurs arcs aux coups de feu des blancs, mais leurs armes n'avaient pas la même portée que celles des Visages Pâles, et ils n'avaient guère, d'ailleurs, qu'un fusil sur deux.

À ce moment une estafette arriva et fit connaître à Buffalo Bill que la Garde des hommes d'écurie et les Colons Rangers étaient tout près, au nombre de soixante-cinq, et qu'une troupe de grooms, forte de vingt hommes, était en route sous le commandement de Velvet Dick.

Les arrivants étaient sous les ordres de Bradshaw, l'adjoint du Capitaine Nat Starbuck au quartier-général ; ils avaient avec eux un petit canon de campagne, et les grooms en avaient un autre.

Se voyant à la tête d'environ cent cinquante hommes, Buffalo Bill décida tout de suite d'envoyer un canon avec douze hommes pour soutenir Wild Bill, et autant à Rio Grande Rob, de sorte que les troupes de flanc pourraient avoir une action efficace quand elles auraient choisi une bonne position et ouvert le feu avec leurs canons. Il chargerait alors avec toutes ses forces au centre, sans plus de délai, laissant comme réserve la compagnie des grooms qui était encore en arrière.

Il venait de combiner ses plans lorsque Burke Bradshaw s'avança vivement et s'écria :

— C'est moi ! Combien y a-t-il d'hommes ici ? Il faut que je sache au juste les hommes que j'ai à manier.

— Pardonnez-moi, Mr. Bradshaw, mais j'ai mes Policemen de La Prairie sous mes ordres, ainsi que les hommes du convoi, et j'ai arrangé mon plan d'action, dit Buffalo Bill.

— Votre plan d'action ?

— Oui, monsieur.

— Mais je commande ces forces.

— Par quelle autorité ?

— Le Capitaine Starbuck m'a envoyé ici avec ces troupes.

— Très bien ! Je résigne mon autorité, monsieur, et m'avance à l'ordre.

Un vrai hurlement de protestation accueillit cette déclaration de Buffalo Bill. On criait :

— Non ! Non ! Non !

— C'est vous qui devez commander !

— Nous ne bougeons que sous vos ordres, Buffalo Bill !

Buffalo Bill restait muet. Bradshaw s'écria :

— Silence ! C'est moi qui commande ici ! Buffalo Bill, vous n'avez pas le droit d'exciter les hommes à se soulever contre mon autorité.

— Écoutez ceci, Burke Bradshaw ! – Et Buffalo Bill se tourna impétueusement vers l'homme qui l'interpellait. – J'ai résigné mon autorité sans un mot, et vous ne m'accuserez pas d'une faute dont je suis innocent. Prenez le commandement, monsieur, et comme ce n'est pas le moment de nous quereller entre nous, je ferai tout ce que je pourrai pour vous aider.

— Non ! Non ! Non !

— Nous ne bougerons pas d'un pouce !

— Il n'a jamais vu d'Indien que dans les cirques !

— C'est un gratte-papier, criaient des voix nombreuses en y ajoutant d'autres exclamations non moins expressives.

— Silence, vous tous ! Si vous créez du trouble en ce moment, vous vous mettez en danger d'être écrasés par les Peaux-Rouges. Laissez-moi vous dire aussi que deux petites troupes de vos camarades sont sur leurs flancs, qui seront détruites si vous ne les aidez, tandis que derrière vous, là-bas, sur le plateau de Horseshoe Hill, un grand nombre de femmes et d'enfants ne comptent que sur vous pour les défendre. Obéissez à Mr. Bradshaw !

Mais ces paroles de Buffalo Bill ne trouvèrent pour réponse qu'un refus absolu de la part de tous les hommes, sans une exception.

Les hommes d'écurie refusèrent de faire un pas, les colons et mineurs dirent qu'ils ne voulaient pas servir sous un chef qui ne savait pas distinguer un Indien d'une enseigne de bureau de tabac, et les gens du convoi décidèrent nettement qu'ils allaient retourner au campement pour le défendre comme ils pourraient. Le Capitaine Tom ajouta cette remarque à l'adresse de Burke Bradshaw :

— Je ne vous connais pas, monsieur, mais vous agissez bien peu sagement en vous imposant pour commander ces braves gens qui vous répudient tous, tandis que nous sommes tous prêts à suivre Buffalo Bill jusqu'à la mort si c'est nécessaire.

Le contingent des grooms était, sur ces entrefaites, arrivé sans bruit. Mis au courant de la situation, Velvet Dick dit avec fermeté :

— Nous ne suivrons la direction de personne que de Buffalo Bill, et s'il refuse le commandement, il y a Wild Bill et Rio Grande Rob à qui nous aurons recours.

Cette déclaration de Velvet Dick exprimait la volonté unanime des hommes, – Poney Riders, colons, mineurs, hommes d'écurie et grooms, et Burke Bradshaw eût été fou de s'obstiner à aller contre.

Voyant que décidément on ne voulait pas de lui pour commandant, il essaya de se rendre de la meilleure grâce possible, et il dit :

— Vous ne paraissez pas savoir, vous tous, tant que vous êtes, que je me suis battu jadis avec les Indiens sur la frontière et que je suis naturellement mieux qualifié pour commander dans un combat qu'un « Poney Rider ».

Ce que je voulais, c'était simplement faire tout ce que je pourrais pour épargner les hommes et les chevaux de la Compagnie de l'Overland, car j'y suis intéressé. Mais prenez le commandement Cody, et faites attention, puisqu'une erreur de votre part pourrait nous coûter la vie à tous.

— C'est très vrai, Bradshaw, et la grande responsabilité qui pèse sur celui qui commande me rend plus que désireux que quelqu'un d'autre veuille s'en charger. Cependant, comme le commandement me revient légitimement en ma qualité de Capitaine des Policemen de la Prairie et que les hommes paraissent souhaiter que je reprenne la direction, je le ferai.

Alors, se tournant vers le chef canonnier, il lui ordonna d'envoyer sur chaque flanc un canon accompagné de douze hommes, pour soutenir aussi promptement que possible Wild Bill et Rob du Texas.

— Mettez-vous en batterie rapidement et ouvrez le feu. Le canon de droite tirera le premier, ce sera notre signal pour charger.

Jetez plusieurs obus, jusqu'au moment où nous serons sur les Peaux-Rouges, si vos canons ne les ont pas déjà dispersés, car ils ne soupçonnent rien sur leurs flancs, et ne savent pas que nous avons encore été renforcés.

De leur côté, les Indiens, voyant que les Visages Pâles prolongeaient leur halte dans la vallée, hors de la portée de leur feu, s'en trouvèrent enhardis.

Il y avait parmi eux, on se le rappelle, un blanc qui les pressait et les excitait, Keno Cain, le guide traître.

Il avait gardé sur lui sa lunette d'approche et avait pu compter les hommes de Wild Bill.

Surpris par leur arrivée, il n'avait pas pensé qu'il pût y en avoir d'autres et n'avait pas vu les détachements survenus plus tard.

Son désir était de s'emparer du convoi de chariots. La halte des blancs lui donnait une chance d'agir avec succès. Il proposa au chef apache de prendre cinquante braves et, par un mouvement de flanc à gauche, d'aller capturer le convoi laissé sans protection. Il resterait encore assez d'Indiens pour donner la bataille aux ennemis qu'ils avaient en face et pour les défaire, peut-être, en se ruant audacieusement sur eux au bon moment.

Le chef déclara que c'était précisément ce qu'il fallait faire, et donna à cinquante guerriers choisis l'ordre de suivre leur frère au visage pâle.

Ils partirent sans encombre, se dirigeant vers leur gauche, qui était la droite de la ligne des Visages Pâles. Cependant Wild Bill, qui avait pris position sur la hauteur et avait reçu le canon et les hommes de renfort, était sur le

point d'ouvrir le feu contre le corps principal des Peaux-Rouges, lorsqu'il commanda subitement d'attendre une minute.

Son œil perçant avait aperçu une colonne sombre de cavaliers se dirigeant en plein vers sa position. Aussitôt, le canon fut pointé sur eux, et l'ordre donné de faire feu.

Une vingtaine de carabines accompagnèrent le coup de canon, car ils étaient à bonne portée de fusil.

L'obus alla au but, il éclata avec un grand fracas et une lueur livide droit au milieu des cavaliers indiens, qui n'avaient pas vu l'ennemi au bord d'un bouquet d'arbres et ne se doutaient pas du danger.

À peine le canon de Wild Bill avait-il tonné qu'on entendit un grondement à un demi-mille sur la gauche, et l'obus de l'autre canon vint éclater parmi les guerriers du corps principal.

En même temps jaillit du fond de la vallée une longue ligne de flamme, et précédés de cette terrible décharge, Buffalo Bill et le gros de sa troupe se précipitèrent à l'attaque avec de grands cris.

Les Peaux-Rouges furent étonnés du premier coup de canon sur leur gauche, et stupéfaits du second sur leur droite. Mais criblés de balles sur leur front, chargés de trois côtés à la fois, sous le fracas meurtrier des obus éclatant sans cesse, toute envie de combattre disparut en eux. Ils tournèrent les talons et s'enfuirent, pleins de terreur.

Le pari de Wild Bill.

Que le plan de Buffalo Bill fût bon et qu'il eût été bien exécuté, c'est ce que tous les hommes reconnurent, excepté un.

Cet unique personnage était Burke Bradshaw. L'ordre de la retraite donné, après la déroute de l'ennemi, il se trouva auprès du Capitaine Tom et il lui dit :

— Vous êtes du convoi, je crois ?

— Oui.

— Je m'appelle Bradshaw, et je suis… je ne peux pas dire administrateur, mais je représente la Compagnie au quartier-général du Rancho, et je serai heureux de vous donner tous les renseignements utiles pour vous établir dans ce pays.

— Merci, monsieur ; mais je me guiderai sur les conseils de mon cousin, le Capitaine Nat Starbuck, et…

— Quoi ! Vous êtes le cousin de Nat Starbuck ?

— Oui, monsieur, et mon nom est Starbuck, Thomas Starbuck.

— Vraiment ! Je suis heureux de faire votre connaissance. Et vous êtes avec les émigrants ?

— Ils sont avec moi, car c'est parce que je viens qu'ils viennent. J'ai été heureux d'apprendre par Mr. Cody que la région qui entoure le Rancho convient parfaitement à une installation.

— Eh bien ! Je dirais volontiers qu'il y a d'autres points qui valent mieux, pas si près du Rancho.

— Le nombre est une sécurité, monsieur, et nos hommes venant s'ajouter à ceux qui sont déjà dans le voisinage du Rancho, cela, dit Buffalo Bill, ne peut qu'avoir un effet très salutaire sur les Mormons, les Indiens et les outlaws.

— Buffalo Bill est un sot et n'y connaît rien.

— Je l'ai trouvé tout autre chose qu'un sot, monsieur.

— Ce n'est qu'un éclaireur, un « scout », et les hommes l'ont élu capitaine de la patrouille parce qu'il… il …

— Le méritait, hein ?

— Non, il y en a beaucoup qui vaudraient mieux que lui dans ce poste ; mais il a joué de bonheur en quelques occasions, et cela lui a tourné la tête. J'ai peur qu'après sa chance de ce soir il n'y ait plus moyen de vivre dans le même camp que lui.

— Vous n'appelez certainement pas sa victoire de ce soir de la chance ?

— Ce n'est pas autre chose. Voyez-vous, vous ne comprenez pas ces choses-là comme nous le faisons ici.

— Je comprends qu'il a fait rebrousser mon convoi quand un guide traître le conduisait dans un piège. Il a fait le guide prisonnier, et nous a menés en un lieu où nous avons résisté avec succès à trois attaques des Peaux-Rouges. Il a risqué sa vie pour nous procurer du secours, et il nous en a procuré, et ce soir il a remporté une magnifique victoire.

Oui, Mr. Bradshaw, je comprends Buffalo Bill, et je comprends aussi que, pour une raison quelconque, vous ne l'aimez pas ; et quand on déteste un homme il est difficile de voir ses vertus.

Burke Bradshaw se mordit les lèvres et garda le silence pendant un moment. Puis il demanda :

— Votre guide était un traître, dites-vous ?

— Oui, c'en était un.

— Quel est son nom ?

— Keno Cain.

— Ah ! Il y a eu un homme de ce nom pendu au Rancho il y a quelques mois.

— Buffalo Bill me l'a dit.

— Il passait pour être un capitaine de brigands connu sous le nom de Main Rouge.

— Buffalo Bill dit que notre guide est exactement le double de l'homme qui a été pendu.

— Où est-il maintenant ?

— Il s'est échappé.

— Échappé ?

— Oui.

— Où et comment ?

— Buffalo Bill l'avait garrotté et on l'avait mis dans le fond d'un de nos chariots. En revenant et pendant que les Indiens nous poursuivaient, il réussit, tout ficelé qu'il était, à sortir du chariot et à se laisser tomber sur le chemin, où les Peaux-Rouges l'ont ramassé.

— S'est-il blessé dans la chute ?

— Pas sérieusement, car depuis je l'ai vu parmi les Peaux-Rouges qui nous ont attaqués, et encore ce soir, lorsqu'ils fuyaient devant nous.

— Je suppose qu'il va devenir un renégat et vivre avec les Indiens désormais, et qu'il nous suscitera des ennuis sans fin. Mais il y a quelqu'un au Rancho qui a fait une lourde faute en pendant l'homme qu'il ne fallait pas.

— Oh bien ! quel que soit celui qui a été pendu, il le méritait, d'après tout ce qu'on dit ; et mon guide aussi le méritait richement. Je suis très fâché qu'il se soit échappé. Il est vrai que Buffalo Bill semblait déterminé à le reprendre cette nuit.

— Il ne le pourra jamais.

— Eh bien ! Je sens qu'il le pourra, car tout ce que j'ai vu entreprendre par cet homme merveilleux, il l'a mené à bien.

— Bah ! Il est né veinard, et c'est tout.

— Eh bien ! Buffalo Bill a aperçu le guide ce soir, lorsqu'il ralliait les Indiens. Ça n'a duré qu'une minute ; il l'a vu

à la lumière des amorces des revolvers, mais il m'a dit à ce moment-là qu'il y perdrait la vie, ou qu'il le reprendrait.

— Une fanfaronnade, qu'il savait ne pas pouvoir mettre à exécution. Jamais Buffalo Bill ne pourra prendre cet homme-là.

— J'ai de l'argent qui affirme qu'il le fera, Mr. Bradshaw, dit une voix derrière eux, et Wild Bill poussa son cheval à leurs côtés.

— Vous avez entendu ce que Buffalo Bill s'est vanté de faire ?

— Appelez cela menace, vantardise, ou ce que vous voulez, je parie que si Buffalo Bill part avec la tâche spéciale de prendre cet homme-là, il le tuera ou le capturera, et mon argent parle pour moi.

— Quelle somme ?

— Cent dollars.

— Bon ! Je tiens le pari.

— Le Capitaine Starbuck ici présent, recevra les enjeux. Allons donc à ce feu là-bas et nous y compterons l'argent.

Wild Bill montrait un feu que des hommes avaient bâti pour éclairer le champ de bataille, pendant qu'ils s'occupaient à ramasser les blessés et les morts, car une demi-douzaine de braves compagnons étaient tombés pour ne plus se relever, et une vingtaine d'autres au moins étaient plus ou moins gravement blessés.

Les combattants revenaient de la poursuite par petits groupes de quatre ou cinq et s'arrêtaient quelques instants auprès du feu.

Burke Bradshaw et Wild Bill comptèrent leur argent et le donnèrent à garder au Capitaine Tom.

Au bout d'une heure, les hommes étaient tous rentrés à l'exception d'un seul, Buffalo Bill, et personne ne l'avait vu depuis qu'il s'était élancé en tête de tous les autres dans une poursuite éperdue des Peaux-Rouges.

Le Chef des Policemen de la Prairie avait, pendant toutes les phases du combat, guetté les mouvements du faux guide : ses hommes disaient qu'il avait une grosse dent contre lui.

Il aurait voulu apprendre la vérité sur cette pendaison, à la suite de quoi l'homme qu'il croyait avoir vu pendre, revenait à la vie.

D'un autre côté, Buffalo Bill était extrêmement désireux de le punir de sa trahison envers le convoi du Capitaine Starbuck, trahison qui devait aboutir à tant de cruautés à l'égard des femmes et des enfants, sans parler du massacre des hommes.

Quand il songeait à Ada Starbuck et aux autres, le Chef Cody se sentait devenir sans pitié.

Il avait remarqué pendant le combat que le traître montait un grand cheval blanc. Il n'avait plus quitté de l'œil l'animal et son cavalier, et il avait compris que Keno, dès qu'il vit les Indiens pris de panique, avait eu le désir de se sauver seul.

Buffalo Bill devinait avec raison que le traître redouterait d'aller avec les Indiens, après la terrible défaite qu'ils venaient d'essuyer, car ils seraient sûrement très durs et très amers à son égard, et peut-être même voudraient-ils se venger sur lui de cet écrasement désastreux.

Il vit donc le cheval blanc s'élancer dans une direction opposée à celle des autres fuyards, et il se précipita ardemment sur ses traces.

Le Chef des Policemen montés de la Prairie avait puisé dans la garde-robe du Capitaine Tom de quoi s'habiller à neuf ; il avait retrouvé en bon état sa carabine, son cheval et d'autres effets d'équipement qu'il avait laissés au camp en partant pour son audacieuse expédition ; enfin on lui avait donné une paire de revolvers et un couteau.

Il se trouvait donc tout à fait « en formes », car le Capitaine Tom avait bien pansé ses pieds meurtris et saignants et ses autres égratignures, et c'est à peine s'il les sentait.

Il ne perdait pas de vue le cheval blanc ; il le suivait de son œil de faucon, de façon à s'arrêter dès qu'il ferait halte et à n'être pas découvert.

La chasse continua pendant des milles. L'homme s'éloignait du pays indien. Il arriva à une vallée largement ouverte que Buffalo Bill savait être la limite de ce que les gens de la frontière appelaient le Désert de la Mort.

On l'appelait ainsi parce que les colons qui y étaient allés n'avaient trouvé que la mort au bout de leur route, et que des Indiens même, avaient péri dans cette région aride où il n'y avait trace d'eau nulle part.

Quoique le pays contînt des collines, des vallées et des cañons épaissement boisés, il n'y avait point de terre fertile, – du moins les Indiens n'en connaissaient pas, – où l'on pût trouver de l'herbe et de l'eau.

Mais Buffalo Bill en suivant une piste un jour, avait croisé une bande d'élans qui venaient de ce Désert de la Mort.

Pour lui cela signifiait qu'il y avait de l'herbe et de l'eau quelque part. Il avait repris la piste de ces animaux et était arrivé non loin de la région du Grand Cañon, et là enfin, dans les retraites les plus sauvages, il avait trouvé un cours d'eau s'échappant des hauteurs d'un cañon, et se perdant dans le sable un mille plus loin.

Dans la partie haute de ce cañon et sur tout le parcours du ruisseau, croissait l'herbe la plus fine, et l'on voyait que c'était un lieu hanté par les animaux sauvages.

À plusieurs reprises, le Chef des Policemen de la Prairie y était revenu pour chasser, une fois avec Wild Bill et une autre fois avec Rio Grande Rob.

Lorsque le guide traître tourna dans cette vallée, Buffalo Bill supposa qu'il connaissait le secret de cet endroit fertile dans le Désert de la Mort et que c'était là qu'il se rendait. Mais avant d'arriver au cañon du cours d'eau, le cheval blanc s'arrêta, aussitôt Buffalo Bill se réfugia parmi des rochers surmontés de pins rabougris.

Il savait qu'il ne pouvait pas être vu, et il ne tenait prêt à tout événement.

Tout à coup le traître fit tourner son cheval et revint sur ses pas dans la direction du Chef.

Le malfaisant.

Après la rude bataille avec les Indiens, comme on ne pouvait pas songer déjà à suivre la piste de Buffalo Bill, les hommes ramassèrent les blessés et les morts et se préparèrent à les transporter près de la rivière, où il avait été décidé que toutes les troupes passeraient la nuit.

On avait enlevé les harnais aux chevaux morts, et pendant ces différentes opérations, on espérait toujours que Buffalo Bill, ne pouvant suivre le guide fugitif, allait rentrer.

En son absence, cependant, Burke Bradshaw chercha encore à s'emparer du commandement. Mais Wild Bill n'était pas homme à tolérer la moindre plaisanterie ; en l'entendant donner des ordres, il alla à lui et lui dit de sa voix traînante :

— Écoutez, Bradshaw ! En l'absence de Buffalo Bill, c'est moi qui commande cette expédition, et si je tombais mort d'une maladie de cœur, alors Rio Grande Rob aurait la haute main sur les affaires. Ainsi ne donnez plus d'ordres ici, à moins qu'ils ne viennent de moi.

— Pourquoi Buffalo Bill n'est-il pas ici pour exercer son commandement, alors ?

— Il gagne l'argent que je vous ai parié qu'il gagnerait, répliqua Wild Bill en tournant les talons.

Mais dans son cœur il était réellement inquiet de cette absence, et il allait d'un homme à l'autre s'informant de celui qui l'avait vu le dernier.

Ayant glané ce renseignement qu'on l'avait vu sur la droite de la ligne de bataille galopant après un Indien qui portait un bonnet de guerre de chef, Wild Bill résolut de prendre quelques hommes et de parcourir cette partie du champ de bataille.

— S'ils l'ont fait prisonnier, j'entraîne tout le corps expéditionnaire sur la piste, dit-il de son ton décidé.

Ayant dit aux hommes de faire des feux et de se reposer le mieux qu'ils le pourraient, il partit à la recherche de son dévoué « pard », pour qui il se sentait une affection presque paternelle bien qu'il ne fût que de six ans son aîné.

Mais il avait connu Buffalo Bill lorsqu'il n'était âgé que de dix ans et qu'il commençait sa carrière comme messager à cheval sur la route de Santa Fe.

Mettant les chevaux au petit galop et recommandant aux hommes d'avoir l'œil au guet, Wild Bill se dirigea d'abord vers le lieu où on lui avait dit qu'on avait vu son « pard » pour la dernière fois.

Il avait avec lui l'homme qui, d'après les dires de tous l'avait vu le dernier. Il ne pouvait donc manquer de trouver cet endroit. De là il mettrait ses hommes en file et suivrait la piste de la fuite, de sorte que si Buffalo Bill était mort ou blessé, on le trouverait.

Il ne se sentait point d'inquiétude pour le corps de secours qu'il laissait derrière lui, ni pour le convoi.

Il n'y avait rien à craindre pour eux, et, avant de partir, il avait pris à part Rio Grande Rob et lui avait dit qu'il avait à prendre le commandement.

— Au cas, avait-il ajouté, que Burke Bradshaw tente d'usurper votre autorité, comme il a fait pour Buffalo Bill et pour moi, arrêtez-le immédiatement, attachez-le et bâillonnez-le, s'il y en a besoin ; car le gaillard essaie de bouleverser le Rancho et tout ce qui s'ensuit, et je me trompe fort, ou le Capitaine Nat Starbuck aura à le remettre rudement à sa place d'ici peu de temps.

— J'aurai soin de lui, résuma tranquillement Rob ; et dans sa bouche, ce simple mot voulait dire beaucoup.

Cette conversation n'était pas inutile, car à peine Wild Bill et sa petite troupe étaient-ils hors de vue, que Burke Bradshaw montra de nouveau qu'il se considérait comme le chef.

— Voyons, les hommes ! il n'y a aucune nécessité de rester parmi ces rochers, sans couverture et sans rien à manger. Nous allons aller au campement de Horseshoe Hill, car, après avoir été sauvés par nous du massacre, les gens du convoi devraient être trop heureux de nous nourrir et de nous recevoir.

— Je vous assure qu'ils le seront, dit vivement le capitaine Tom.

Les hommes s'étaient allégés de tout bagage pour le combat, de sorte que leurs couvertures supplémentaires et toutes les provisions chargées sur les bêtes de somme

étaient allées à Horseshoe Hill, sous la garde du nègre factotum de Buffalo Bill.

La victoire gagnée, les hommes ne demandaient pas mieux que d'aller prendre un bon souper et de passer dans un repos confortable le reste de la nuit, car ils étaient très fatigués. Aussi se montrèrent-ils très prompts à obéir au commandement de Burke Bradshaw, d'autant plus que Buffalo Bill et Wild Bill étaient tous deux absents.

Mais soudain Rio Grande Rob s'avança et dit :

— Arrêtez, les hommes ! C'est de moi que vous recevez les ordres, car on m'a transmis le commandement.

— Et qui vous a donné le droit de commander ici audessus de moi ? vociféra Burke Bradshaw.

— Wild Bill m'a donné ce droit.

— Bah ! Il n'a lui-même aucun droit de dire qui commandera en son absence.

— Écoutez, Burke Bradshaw ! Buffalo Bill est le Capitaine officiel à la station. Wild Bill est son premier lieutenant, et moi je viens après, et c'est à moi que le commandement a été transmis.

Si Velvet Dick désire emmener ses grooms, si Hading veut rappeler ses colons et mineurs, Birney les hommes d'écurie, et le Capitaine Tom ses gens du convoi, ils sont libres de le faire, mais les Poney Riders resteront ici : cependant, si je comprends bien, les détachements sont réunis et tous sous le même commandement.

Vous n’êtes que le commis du Capitaine Starbuck et vous n’avez aucune autorité en dehors des bureaux du Rancho ; je vous conseille donc de vous tenir tranquille.

Il parlait avec le plus grand sang-froid et les hommes virent tout de suite qu’il avait raison. Velvet Dick le premier dit :

— Nous tenons pour vous, Bob. C’est vous qui commandez ici.

— Voilà parler !… Et moi aussi ! cria Birney.

— Vous pensez bien que nous en sommes, de ceux qui restent, Rio Rob ! s’écria à son tour Hading.

— Je suis sous vos ordres, monsieur ; personne autre n’a autorité ici, ajouta le Capitaine Tom avec fermeté.

— Par le Ciel ! Vous êtes un tas d’imbéciles, et vous, monsieur, un ingrat, car c’est moi qui ai amené ces hommes pour vous sauver. Je récuse toute responsabilité, je m’en lave les mains, et je vous laisse ! hurla Burke Bradshaw furieux.

— Vous resterez dans ce campement, Bradshaw, dit Rio Grande Rob d’un ton calme mais péremptoire.

Burke Bradshaw qui avait déjà le pied à l’étrier, le retira, et, se tournant, se trouva en face de l’homme qui osait lui donner un tel ordre.

— Ai-je bien compris, ou mes oreilles me trompent-elles ?

— Si vous avez assez de cervelle pour saisir le sens de ce que j'ai dit, vous devez m'avoir compris, car je ne vous ai jamais entendu vous plaindre d'être dur d'oreille.

— Par le Ciel ! Je crois que vous avez l'intention de m'insulter ?

— Non ; j'ai l'intention de vous convaincre que je commande ici et que vous devez m'obéir.

— Moi, vous obéir !…

— Allons, Bradshaw, je ne veux plus de discussion ! Attachez votre cheval et restez au campement.

— Non par votre ordre, monsieur !

— Si, par mon ordre !… Obéissez !

Et le revolver de Rob du Texas fut braqué sur le cœur de Burke Bradshaw, d'un mouvement si rapide que personne ne sut comment il s'était fait.

Burke Bradshaw, sans aucun doute, n'imaginait pas que les choses iraient si loin.

Il avait espéré l'intimider.

Il n'avait pas réussi à contraindre par ce moyen Buffalo Bill ni Wild Bill à lui céder le commandement qu'il désirait tant, mais il était sûr que Rio Grande Rob n'oserait pas lui tenir tête, comme l'avaient fait les autres.

Il ne connaissait jusqu'alors Rob du Texas que de nom, mais en regardant sa figure qu'éclairait le feu de bivouac, il comprit qu'il n'y avait pas à badiner avec lui.

Devant le canon du revolver son audace tomba.

Cependant il ne voulut pas encore baisser pavillon. Il chercha à s'en tirer sans avoir l'air de céder, et cria :

— J'en appelle à vous, messieurs les capitaines des différents détachements qui sont ici ! Est-ce que cet homme, ici, a le droit de menacer ma vie ?

Velvet Dick était un homme qui ne cherchait jamais les portes de derrière. Il répliqua :

— Si vous en appelez à moi comme à un des chefs de détachement, je vous dirai franchement qu'on vous a montré ce soir une indulgence qu'à mon humble avis vous ne méritiez pas : dans ce pays un homme doit obéir, ou en supporter les conséquences.

Une acclamation accueillit ces paroles. Un silence suivit pendant lequel les yeux de Bradshaw s'arrêtèrent sur le Capitaine Tom comme pour lui demander son opinion. C'est, du moins ce que Thomas Starbuck comprit, car il dit :

— Je pense, monsieur, que vous n'avez pas le droit de créer un conflit d'autorité avec ceux qui exercent légitimement le commandement.

Une autre acclamation salua cette opinion.

Mais Bradshaw ne céda pas encore et se tourna vers Hading, qui dit brusquement :

— Obéissez, l'homme, et ne faites pas la bête !

Sans vouloir paraître convaincu, quoique le rire qui suivit la remarque de Hading le blessât au vif, il se tourna vers Birney pendant qu'un des Poney Riders criait :

— Surveillez-le ! Il n'attend que le moment de vous surprendre hors de vos gardes pour vous coller un pruneau, Rob.

— Voulez-vous que je vous dise ce que je pense ? demanda Birney, le capitaine des hommes d'écurie.

— Oui, je veux savoir quels imbéciles vous êtes tous ! répliqua-t-il, sarcastique.

— Eh bien ! Si j'avais été Buffalo Bill, en premier lieu, je vous aurais envoyé une balle, et, en second lieu, quand vous vous êtes opposé à Wild Bill, je vous aurais encore administré un pruneau ; et je regrette simplement, puisque vous en avez réchappé avec eux, que Rio Rob ne vous ait pas tué pour mutinerie. Il aurait subi son procès au Poste, et là il aurait eu tous les fils de bonnes mères que nous sommes pour témoigner en sa faveur, et votre cadavre aurait été tout seul à montrer que vous aviez été victime de trop de vivacité. Et voilà, à votre service, l'opinion honnête d'un honnête homme !

Les applaudissements frénétiques et les rires qui reçurent l'expression de cette opinion, devaient prouver, même à un homme aussi vaniteux et suffisant que Burke Bradshaw, qu'il y a des bornes qu'on ne dépasse pas. Il dit vivement :

— Rio Grande Rob, je cède à la foule qui est contre moi, mais non pas à vous, et je reste au campement. Birney, attachez mon cheval à son piquet jusqu'à ce que j'en aie besoin.

— Vous me céderez, à moi, Bradshaw, et vous attacherez votre cheval vous-même ; car vous n'êtes plus au Poste, où les hommes d'écurie doivent en prendre soin.

— Je resterai au campement, mais c'est son ouvrage de prendre soin de mon cheval : qu'il le fasse !

— Je le ferai si Rob le dit, fit Birney.

Mais cette fois la mesure était comble : Rob du Texas était blanc de colère. Il se rapprocha vivement de Bradshaw et lui poussant son revolver sous le nez, il cria :

— Faites ce que je vous dis, ou, par le Ciel ! je vous tue sur place.

L'homme devint livide. Il jeta un regard rapide autour de lui.

Mais les yeux de Rio Grande Rob le fascinaient ; les siens revinrent s'y fixer.

Il y lut la détermination de tenir sa parole sans plus tarder. Alors il dit d'une voix tremblante :

— Vous répondrez de tout cela.

— Obéissez !

Bradshaw saisit la bride de son cheval et l'emmena, Bob derrière lui.

Lorsque le cheval fut attaché, Rio Grande Rob dit :

— Retournez au feu, monsieur !

L'homme obéit.

— Donnez-moi vos armes !

Il hésita un instant, mais il le fit.

— Apportez-moi un lasso, Birney.

Le lasso apporté, Rob du Texas, sans autre aide que son revolver pour maintenir l'homme soumis, le garrotta solidement, mains et pieds.

Puis il prit le propre couteau de Bradshaw et il lui en fourra la gaîne dans la bouche, ce qui le bâillonna très efficacement.

— Maintenant nous n'entendrons plus d'ordres de vous tant que j'aurai le commandement, dit Rio Grande Rob.

Il se détournait, lorsque les battements rapides des sabots d'un cheval frappèrent les oreilles et l'un des hommes de Wild Bill, survenant au grand galop, s'écria :

— À cheval, Rio Grande Rob, et suivez-moi avec toutes vos troupes ! On a besoin de vous !

Les Quarante Voleurs.

— Maintenant je le tiens ! murmura Buffalo Bill en voyant Keno Cain s'avancer sans soupçons.

Et il se prépara à le faire prisonnier, si c'était possible, ne voulant le tuer que s'il y était contraint. Il aurait pu l'abattre sans courir aucun risque, à l'affût pour ainsi dire ; mais il tenait à le prendre vivant, – pour le faire pendre.

Le guide s'était arrêté à moins de cinquante pieds du « scout ».

Buffalo Bill allait agir, lorsqu'un bruit le surprit, tout en lui expliquant pourquoi Keno était revenu sur ses pas.

C'était le bruit des sabots d'une nombreuse troupe de chevaux.

Battre en retraite était hors de question, le « scout » attendit donc tandis que le bruit croissait de plus en plus.

— Ce ne sont pas des Indiens, car ces chevaux-là sont ferrés. Qui ça peut-il être ? dit Buffalo Bill à demi haut.

Il était étonné de voir que le guide traître ne s'éloignât pas à cette approche, et, pendant qu'il cherchait à comprendre, Keno poussa un long coup de sifflet, retentissant et

strident, le répéta et le fit suivre de trois coups aigus et courts.

C'était un signal. On y répondit du milieu des cavaliers par trois coups aigus.

— Il les connaît maintenant, lui ; mais qui est-ce ? se disait Cody.

Bientôt on entendit des voix, et les cavaliers apparurent en pleine course. Ils s'arrêtèrent brusquement près de l'homme au cheval blanc, qui cria avec un juron :

— Vous êtes venus trop tard. Nous avons perdu le convoi. J'ai dû le faire attaquer par le chef Dents de Loup et ses braves, puisque vous tardiez tant, et ce maudit Buffalo Bill avec sa Police de la Prairie a mis en déroute toute la horde.

Dans quel coin de l'enfer étiez-vous, Dan le Diable, et pourquoi n'êtes-vous pas venu au rendez-vous quand j'en avais envoyé l'ordre ?

— J'ai tâché de le faire, Capitaine ; mais il y avait sur nos talons de la cavalerie de Wingate qui nous serrait de près et je n'ai pas pu ; malgré tous nos efforts, nous avons dû rester cachés dans notre retraite. Mais est-ce que la partie est finie ?

— Oui, c'est joué et perdu, et les rouges s'enfuient dans leurs villages, tandis que nous avons Buffalo Bill à nos trousses j'en ai peur. Mais j'ai de la chance de vous avoir rencontrés, car j'ai besoin de compagnie pour le moment.

Et l'homme rit d'un rire amer, tandis que Buffalo Bill, qui entendait tout, murmurait :

— Les Quarante Voleurs ! et ce Keno est leur chef… le Capitaine Cruel !

Ce fut une joyeuse surprise pour le Chef de la Police de la Prairie, mais sa joie n'était pas sans quelque mélange d'anxiété en se voyant là caché, seul, et en danger d'être découvert.

Il n'avait d'ailleurs qu'à guetter, attendre, et prendre les choses comme elles viendraient.

Il compta les hommes aussi exactement qu'on peut compter des cavaliers en groupe, surtout la nuit, et il trouva qu'il y en avait bien vingt-quatre ou vingt-cinq.

Ils avaient plusieurs chevaux de bât et ils préparaient sans doute un « raid » sur quelque « settlement » pour compenser le convoi perdu.

Le « scout » comprit en un éclair de pensée que le Capitaine Cruel, connu aussi comme Keno, le Guide, avait été dans l'Est exprès pour s'engager comme guide d'un convoi pour le Far West, et avait combiné ses plans avec sa bande de coupe-jarrets pour conduire les pauvres gens dans une embuscade.

Mais la cavalerie du fort Wingate avait retardé l'arrivée des Quarante Voleurs au lieu convenu, et Keno, ami des Indiens, par cela seulement qu'il était un outlaw et qu'il faisait la guerre à son propre peuple, avait été forcé de faire appel au Chef Dents de Loup qui chassait alors avec ses braves dans les Vallées.

La découverte de la piste des chariots par Buffalo Bill pendant qu'il essayait précisément de découvrir des traces de ces outlaws, avait déjoué les projets du traître.

Maintenant Buffalo Bill espérait trouver où était la retraite de la bande ; quoique seul, il avait l'intention de les suivre à la piste, s'il n'était pas réduit à chercher un salut dans la fuite.

Muet comme une statue, il se tenait immobile sur son cheval, dans l'attente d'en apprendre davantage pendant que les outlaws causaient.

Il entendit beaucoup de choses qui devaient lui être utiles.

À un moment, Keno raconta qu'il avait fui les Indiens, mais que les Policemen de la Prairie devaient croire qu'il était allé avec les Peaux-Rouges. Il ajouta :

— J'ai tiré sur ce démon de Buffalo Bill une douzaine de fois sans le toucher ; certainement il porte un charme qui le protège. Mais nous allons camper ici, car personne n'est sur ma piste, et au jour nous filerons le long de la route de l'Overland jusqu'au quartier-général de la Ferme de la Vallée et au Rancho des Policemen de la Prairie. Nous y ferons un gros butin. Je me trouve savoir que Nat Starbuck a reçu la solde du trimestre pour ses hommes, et cela signifie des milliers de dollars en caisse.

Buffalo Bill était perplexe.

Il fallait prévenir le « raid » sur le Poste en l'absence des hommes. Comment s'y prendre pour y réussir ?

Si les bandits installaient leur campement où ils étaient, ils découvriraient tout de suite sa présence. Le « scout » décida de prendre les devants et de les entraîner à sa suite en dévoilant qui il était.

— Leurs chevaux sont fatigués, le mien est relativement frais ; et s'ils croient qu'ils me prendront, qu'ils me suivent.

Nos hommes seront sur ma piste dans la matinée. Je vais écrire une ligne, comme je pourrai, et la laisser ici.

Puis je me présenterai moi-même à ces gaillards-là, et si tout va comme je veux, je les conduirai dans un piège d'où on ne s'échappe pas.

Il prit dans sa poche une grande feuille de papier et un crayon, descendit de cheval, et, appuyant la feuille sur sa selle, il écrivit dans l'obscurité, à tâtons :

« Suivi Keno – C'est le Capitaine Cruel – rencontré sa bande des Quarante Voleurs ici, et entendu tout ce qu'ils ont dit.

Me fais connaître et les laisse me suivre comme un appeau.

Les conduis au piège dans le Désert de la Mort – suivez piste, Wild Bill et Rob sauront où.

Les amuserai là et les retiendrai jusqu'à ce que vous veniez. Confie ce papier au hasard. B.B. »

Ce papier fut passé au bout d'une baguette, que Buffalo Bill planta là où les Policemen devaient la trouver, car il savait comment ses hommes opéraient en suivant une piste.

Puis il remonta à cheval et passa lentement à travers les rochers jusqu'à ce qu'il eût atteint l'autre côté. Alors, comme une trompette, sa voix résonna :

— Ho ! Keno ! si vous me voulez, prenez-moi. Je suis seul !

Ces mots tombèrent sur les Quarante Voleurs comme un coup de canon.

Cependant devant eux, à une longue portée de fusil, vaguement visible dans l'obscurité, Buffalo Bill galopait, aussi rapide qu'un daim.

— Buffalo Bill ! Il m'a suivi ici !

Mille dollars à qui le fait prisonnier… en plus du prix mis sur sa tête.

Ainsi criait le Capitaine Cruel. Ses hommes poussèrent une acclamation de joie et se ruèrent à la poursuite du fugitif.

Personne ne tira un coup de fusil, car chacun ambitionnait de le prendre vivant et de gagner le double prix.

Mais tous s'élancèrent, le chef outlaw en tête, suivi de ses hommes qui s'échelonnaient selon la vitesse de leurs chevaux.

Et Buffalo Bill, silencieux et déterminé, galopait, hors de la portée des carabines, vers le Désert de la Mort.

L'Appeau dans le désert de la mort.

Buffalo Bill avait deux satisfactions : il était content de l'audacieux cri de défi par lequel il avait dit aux outlaws qui il était, et il était enchanté de voir toute la troupe des Quarante Voleurs lancée à sa poursuite.

Il allait de manière à rester en vue, retenant son cheval, qui était très supérieur à tous ceux des bandits.

Il avait tout de suite compris pourquoi ceux-ci ne tiraient pas, et ce désir de le prendre vif servait aussi ses plans.

Mais lui, qui n'avait pas les mêmes raisons de ménager sa poudre, eut bientôt l'envie de s'assurer si sa carabine avait toujours la même portée et s'il ne pourrait pas donner à ces bandits une raison de plus de désirer le prendre.

Il releva brusquement les rênes, et, prenant grand soin de ne pas viser l'homme au cheval blanc, car il était, lui aussi, désireux d'avoir son ennemi vivant, il pressa la détente.

Un cheval s'abattit ; quant au cavalier, Buffalo Bill ne connut pas son sort ; il vit cependant quelques bandits s'arrêter un instant dans leur course.

Il reprit aussitôt sa distance et ne tarda pas à remarquer que son allure commençait à fatiguer son cheval. À plus forte

raison en devait-il être de même pour ceux des outlaws. Il modéra son pas en se disant :

— Je ne veux pas les perdre… Si je peux atteindre le cañon à temps pour entrer dans la cachette que je connais, j'y peux tenir contre cent hommes, car pour y arriver, il faut grimper, et il n'y a de passage que pour un homme à la fois.

Il faudra évidemment que je perde mon cheval, mais j'ai idée que je pourrai le retrouver. Le pire, c'est qu'il me faudra jeûner jusqu'à ce que nos hommes arrivent.

Bah ! J'imagine que je peux endurer cela pour le bien qui doit en résulter.

La chasse continua donc, l'appeau intelligent et brave qui menait le train ralentissant sa vitesse à mesure qu'il sentait faiblir les chevaux de la poursuite, jusqu'à réduire son galop à une sorte de sautillement lent et lourd.

C'était tout ce que les montures des bandits pouvaient faire.

Ils finirent par se mettre tous au pas, mais Buffalo Bill savait que son cheval pouvait mieux, et qu'il lui restait encore une réserve de vigueur.

Lorsqu'il arriverait en vue du cañon où il voulait attirer les bandits, il irait plus vite, afin d'atteindre son but à temps pour remplir d'eau son bidon et grimper à sa retraite avant l'arrivée des autres.

Comme le soleil se levait, il compta combien il avait d'hommes à sa poursuite.

— Vingt-sept, dit-il. Il n'y a pas à dire, ils sont supérieurs en nombre ! Mais je me moque d'eux, avec les avantages que j'aurai une fois dans le cañon.

Et il commença à accélérer graduellement son allure.

Il était sûr que quelques-uns des bandits, au moins, savaient qu'il y avait de l'eau et de l'herbe dans le cañon, sans quoi ils ne se seraient pas, même pour le prendre, engagés si avant dans le désert avec des chevaux fatigués et affamés.

Quant à eux, la demi-douzaine de bêtes de somme qu'ils avaient prouvait qu'ils ne manqueraient pas de provisions.

Ils avançaient les uns derrière les autres, en une file de plusieurs milles dans le désert, les bêtes de somme venant les dernières et ayant visiblement peine à marcher.

Buffalo Bill avait ainsi une bonne avance lorsqu'il entra dans le cañon. Demandant alors à son cheval tout effort dont il était encore capable, il franchit rapidement la distance d'un mille et demi qui le séparait de la partie supérieure, où coulait le cours d'eau et où croissait l'herbe.

Il tua une antilope qui passait près de lui, effrayée, et l'emporta sur sa selle. Auprès de la source, il s'arrêta, but à longs traits, remplit son bidon et lâcha son cheval en liberté.

Puis il ramassa du bois mort pour allumer du feu, coupa quelques tranches dans les meilleures parties de l'antilope et, avec ses couvertures et ses armes, commença à gravir le rocher.

Il était déjà à une hauteur à donner le vertige, lorsqu'il aperçut les premiers outlaws, à l'entrée du cañon, montrant par leur circonspection qu'ils avaient peur de recevoir des coups de fusil.

Mais il ne s'attarda pas à les regarder, il monta encore plus haut jusqu'à une espèce de rebord ou corniche étroite, le long de laquelle il dut ramper pour atteindre une caverne en plein roc, de quelques pieds de diamètre.

Il y arrivait, lorsque Keno, le faux guide, le vit, et croyant qu'il se sauvait par là, ordonna à tous ses hommes de faire feu.

Les balles s'aplatirent contre le roc, mais Buffalo Bill ne fut pas touché.

— Ho ! Capitaine Cruel, si vous voulez m'avoir, il faudra me déloger par la famine, car je suis au bout de mon rouleau et ne peux pas aller plus loin. Mais j'ai des provisions et je suis bon pour quelques jours de siège.

Ils entendirent tous distinctement chacune des paroles qu'il prononçait, et le chef des outlaws répondit :

— Je vous délogerai donc par la famine, Buffalo Bill : je sais que vous n'avez pris que quelques morceaux de l'antilope que vous avez tuée, et vous pouvez avoir un bidon d'eau.

Un de mes hommes qui connaît ce cañon dit que vous ne pouvez pas vous échapper. Nous, nous pouvons attendre, et nous refaire en même temps que nos chevaux, car nous avons des provisions en quantité et le gibier abonde ici.

— Cessons de causer et laissez-moi dormir ! répondit Buffalo Bill.

Mais au lieu de cela, il alluma un petit feu de broussailles et se fit griller une de ses tranches d'antilope.

Après quoi il étendit ses couvertures et s'étendit pour se reposer, en ayant soin de ne dormir que d'un œil.

Les outlaws, qui suivaient tous ses mouvements avec un vif intérêt, supposaient qu'il s'endormirait tout de suite après son repas, sans rien craindre de leur part. En conséquence, trois d'entre eux entreprirent de grimper le long de la falaise comme il l'avait fait, tandis que d'autres guettaient s'il sortait de sa caverne pour leur tirer dessus.

Le sentiment instinctif du danger éveilla le « scout » au moment où les trois hommes arrivaient à l'endroit où il fallait ramper le long d'une étroite corniche.

Il les vit dès que ses yeux s'ouvrirent. Vivement il abaissa son revolver et pressa la détente une fois, deux fois, et les deux premiers étaient morts avant de dégringoler de la falaise ; quant au troisième, dans son effroi il sauta de cette hauteur vertigineuse, et Cody ne fit pas feu sur lui.

Une averse de balles lui arriva dans sa cave, comme monnaie de sa pièce, mais il avait eu le temps de se mettre à couvert et il cria :

— Vous me désirez si ardemment, Keno ! Pourquoi ne venez-vous pas me chercher ?

Mais il ne reçut pas de réponse. Les outlaws, craignant la carabine du « scout » s'étaient dispersés derrière des abris.

Le jour passa ainsi. Avant le coucher du soleil, Buffalo Bill ralluma son feu et se fit cuire une autre tranche d'antilope qui, avec quelques gorgées d'eau, constitua son souper.

Il avait sondé l'horizon du côté de l'ouest dans l'espérance de voir du secours arriver, mais il n'y avait point de

sauveurs en vue. Il humecta les broussailles de son feu, de façon à faire une fumée épaisse, visible de loin.

— J'imagine que si Wild Bill ou Rio Grande Rob viennent, ils auront soin de ne pas faire leur apparition en plein jour, se dit-il.

Je vais bien me reposer cette nuit, car je suis convaincu que ces gaillards-là ne retâteront plus de la falaise. Mais pour être plus tranquille, je mets mon lasso en cet endroit, avec une pierre au bout. S'ils viennent, ils la feront tomber et cela me réveillera.

Le bout de la piste.

Wild Bill n'avait qu'une idée en tête : retrouver Buffalo Bill.

Il n'était pas allé loin avec ses quelques hommes, lorsqu'il comprit que, si Buffalo Bill poursuivait Keno, le Guide, celui-ci pouvait l'attirer dans une embuscade ; car il devait y avoir beaucoup de bandes de Peaux-Rouges dans les environs.

C'est ce qui le décida à envoyer tout de suite un courrier demander Rio Grande Rob et les autres Policemen de la Prairie.

Avant de partir Rio Grande Rob donna des ordres pour que Bradshaw retournât avec les grooms, les hommes d'écuries et les Poney Riders qui devaient reprendre leur service ; Velvet Dick avait pour consigne de déclarer au rapport qu'il était prisonnier.

Il prit aussi des vivres et des munitions de manière à pouvoir faire une expédition d'une certaine durée, si c'était nécessaire.

Une heure après, Rio Grande Rob et ses hommes avaient rejoint Wild Bill.

L'aurore n'était pas loin lorsque les Policemen de la Prairie, après quelques heures de sommeil, remontèrent sur leurs chevaux, bien reposés et tout frais, et partirent à la recherche de leur chef.

Ils eurent bientôt relevé les traces des deux chevaux, celui de Keno Cain et, derrière, celui de Cody.

La matinée était à moitié écoulée, lorsqu'ils firent halte pour déjeuner, juste à l'endroit où Buffalo Bill s'était réfugié parmi les rochers et les arbres.

Ils virent aussitôt les traces des Quarante Voleurs, et Wild Bill dit :

— Les chevaux sont ferrés… C'est la bande du Capitaine Cruel. Fasse le Ciel que Buffalo Bill ne l'ait pas rencontrée !

Tout le monde se mit à chercher les pistes et les signes de toute sorte et à les interpréter, sauf cependant les deux hommes dont c'était le tour de préparer ce déjeuner tardif.

On trouva le billet de Cody. Il expliquait tout ce qui laissait encore quelque doute.

— C'est vraiment un brave, un solide, mon « pard », Bill ! s'écria Wild Bill. Quels risques il court, à vouloir attirer ces vermines dans le Désert de la Mort, comptant sur nous pour le suivre !

Maintenant je connais le cañon, et vous aussi, Rob. Il n'a aucune chance de s'échapper ; mais nous attraperons les outlaws comme des rats dans une ratière.

Nous allons aller lentement, de façon à ne pas arriver de jour ; on pourrait nous signaler du haut des falaises. Nous les

surprendrons demain à l'aube. Qu'en dites-vous, Rio Grande Rob ?

— C'est tout ce qu'il y a de mieux et, précisément, ce que le Chef Cody voudrait nous voir faire. Mais je suggère de préparer le souper maintenant, de façon à n'avoir pas à faire de feu dans le désert, parce que les feux sont trop bavards. Nous pourrions aussi ramasser, chacun de nous, une botte d'herbe qu'on emporterait pour nos chevaux, et remplir d'eau tout ce que nous pourrons, afin d'en donner quelques lampées aux animaux ce soir ; car l'eau est une chose précieuse dans le trajet d'ici au cañon.

— Nous ferons tout cela, dit Wild Bill, dont les ordres furent strictement exécutés.

Les hommes prirent un bon repas, se remirent en selle, et on commença à un pas régulier et soutenu la traversée du Désert de la Mort.

Ils ne firent que de courtes haltes, pour souffler, jusqu'au coucher du soleil. C'est à ce moment qu'ils virent la fumée sur les rochers dans le lointain.

— Ils sont là, et je parie dix contre un que c'est Buffalo Bill qui a fait ce feu pour servir de signal, quand il aurait dû brûler ses couvertures, car il n'y a pas de bois sur cette falaise !

Ainsi parla Wild Bill et il parut désappointé qu'il n'y eût personne pour tenir son pari.

Ils se reposèrent encore un peu, puis marchèrent sans discontinuer pendant plusieurs heures.

Ensuite ils firent halte pour le repas du soir, pour donner à leurs montures l'herbe cueillie le matin et quelques lampées d'eau et pour prendre quelques heures de sommeil.

L'aube apparaissait à peine quand ils approchèrent du cañon sur la piste des outlaws.

Rio Grande Rob et Velvet Dick s'avancèrent en reconnaissance à pied.

Il n'y avait pas de garde à l'entrée du cañon. Ils y arrêtèrent leurs chevaux, qu'ils laissèrent aux soins de l'un d'eux et ils se mirent à monter le cañon à pied, en se dissimulant de leur mieux.

Ils aperçurent bientôt les outlaws couchés près de la source. Comme le jour devenait tout à fait clair, les Policemen de la Prairie étaient en position, la carabine à l'épaule. Tous firent feu à la fois comme un seul homme.

Ce fut une terrible surprise et un complet désarroi.

Réveillé par les coups de fusil, Buffalo Bill comprit aussitôt ce qui arrivait. Il jeta son cri de guerre et se mit à ramper hors de la caverne et à descendre pour se joindre à ses camarades.

Mais on n'avait pas besoin de ses services, la besogne était faite. Les outlaws encore vivants étaient prisonniers, et leur nombre était fort petit.

Parmi ceux-ci se trouvait le Capitaine Cruel, hagard, blême et farouche.

— Vous avez gagné, Cody, dit-il pendant que les hommes saluaient le « scout » d'un hourra.

— Oui : j'avais la main pleine d'atouts, comme vous le voyez ici.

Et Buffalo Bill montrait ses Policemen.

— Qu'est-ce que vous comptez faire de moi ?

— Vous mener au Commandant de Wingate.

— Pour me pendre.

— Sans doute.

— Je crois que vous êtes venu dans ce cañon, qui a été pour nous un traquenard mortel, exprès pour nous y attirer, en sachant que vos hommes vous suivaient ?

Buffalo Bill se mit à rire et répliqua :

— Je vous ai attirés à votre perte, me sentant très sûr que mes Cavaliers suivraient ma piste. J'imagine maintenant, avec la leçon que les Indiens ont reçue et le nettoyage des Quarante Voleurs, que le pays va jouir d'un peu de repos.

— Vous ne les avez pas tous pris, s'écria l'outlaw, et il parut aussitôt regretter les paroles qui venaient d'échapper à ses lèvres.

— Mais nous les prendrons !

— Jamais !

— La vie et la liberté à l'homme qui me guide au repaire des Quarante Voleurs ! cria Cody.

Tous les prisonniers s'offrirent, pendant que le Chef s'écriait vivement :

— Je m’entendrai avec vous, Cody !

— Non, je ne fais pas de marché avec vous. Vous, les hommes, puisque vous semblez tous si désireux de sauver votre cou, je vais vous faire tirer au sort.

Ils y consentirent, et ce fut le plus jeune et celui qui avait l’air le moins vicieux de la bande, qui tira le bon numéro. C’était même le seul qui ne se fût pas proposé pour trahir ses camarades, et il avait fallu que Cody le forçat à tirer au sort avec les autres.

— Maintenant, voyons aux blessés, enterrons les morts et nous camperons ici jusqu’à la nuit, ordonna Buffalo Bill.

Plusieurs Policemen en effet, avaient été tués dans la courte lutte qui venait d’avoir lieu et quelques-uns étaient blessés.

À la nuit, on prit la route du retour. Les blessés furent dirigés sur le Rancho de la Vallée, et les prisonniers suivirent le gros de la troupe qui devait les conduire à Wingate, en passant par la retraite des bandits, laquelle se trouvait, d’après les dires du jeune outlaw, sur la route du fort.

Ce jeune homme, qui avait gagné sa liberté à condition qu’il guiderait la Police de la Prairie au repaire des Quarante Voleurs, avait dit au Chef :

— Chef Cody, je voudrais vous parler, à vous et à vos deux officiers.

Buffalo Bill appela, dès qu’il le put, Wild Bill et Rio Grande Rob pour écouter avec lui le jeune outlaw.

— Je désire déclarer devant vous trois que je ne voulais pas être un outlaw. J’étais venu dans l’ouest pour chercher

de l'or, je n'ai pas eu de chance et j'ai été ramassé par Keno Gain ; qui m'a forcé de m'enrôler dans sa bande pour n'être pas tué.

Voilà comme j'y suis entré. Je n'attendais que le moment où j'aurais assez d'argent pour retourner chez nous et passer à l'étranger.

Vous voyez d'après ce que je vous dis que, si je suis un outlaw, ce n'est pas par choix.

Je pense que vous vous demandez comment cela se fait que ce Keno Cain ait été pendu, comme vous le croyez, et qu'il soit encore vivant.

Ça n'est pas difficile à comprendre quand on connaît le truc. Le Keno Cain qui est ici n'est pas, bien entendu, celui que vous avez vu pendre. C'est que, voyez-vous, ils étaient deux, deux frères jumeaux, qui se ressemblaient comme deux mules, et comme deux diables par-dessus le marché.

Ils jouaient le jeu de n'être qu'un seul homme à eux deux chaque fois que c'était possible ou utile à leur genre de travail, en dupant ainsi beaucoup ; mais j'ai découvert leur petit jeu par hasard, et j'ai tout su.

Vous avez parfaitement pendu Keno Cain ; mais ce n'était que l'un des deux frères jumeaux qui se servaient du même nom, comme vous savez.

Celui-ci a un complice dans la Compagnie de l'Overland, qui lui indiquait les riches chargements des Poney Riders ou des diligences. C'est par lui qu'il entendit parler du convoi de Starbuck et il alla dans l'est pour en devenir le guide.

Maintenant, autant mettre les points sur les i et vous dire qui est ce complice.

Le commis de confiance du Capitaine Nat Starbuck, Burke Bradshaw, voilà l'homme ; et il est plein d'artifices et de méchancetés de la tête aux pieds.

Je l'ai vu souvent venir à des rendez-vous secrets avec Keno Cain, et j'avais l'intention, quand je m'esquiverais de la compagnie des outlaws, d'aller à vous Chef Cody, et de vous dire la vérité.

Ce fut une grande surprise pour Buffalo Bill et ses deux camarades d'apprendre la vérité sur le compte de Keno Cain, cet homme qu'ils avaient à juste titre considéré comme mort, et qui revivait dans la personne de son frère.

Cette surprise s'accrut encore quand ils surent la double existence que menait Burke Bradshaw.

Cela expliquait son étrange conduite lorsqu'il avait cherché à s'emparer du commandement, puis à empêcher la bataille avec les Indiens, et enfin à entraver la poursuite de Keno Cain.

Ils se rappelaient maintenant bien des choses sur son compte qui devenaient des preuves certaines de sa culpabilité.

— Écoutez, Buckley ! je crois ce que vous dites sur vous-même et sur ces deux hommes, et si vous voulez rester dans le pays comme Poney Rider, je vous en donnerai les moyens, dit Buffalo Bill.

— Je vous remercie de cette occasion que vous m'offrez, et je serai heureux d'en profiter dès que je vous aurai guidé au repaire des Quarante Voleurs.

Le jeune homme gagna loyalement sa liberté. Il guida la Police de la Prairie jusqu'à la tanière des outlaws. Il y eut là

une autre scène de surprise et de destruction. On fit pourtant quelques nouveaux prisonniers qui, n'ayant pas été tués tout de suite, suppliaient qu'on leur fît grâce de la vie.

— Cette fois, dit Cody, nous avons les Quarante Voleurs au complet. Ceux qui ne sont pas présents, nous savons où ils sont.

Les prisonniers furent conduits à Wingate, et le Commandant de la place s'empressa de faire pendre le Capitaine Cruel, son lieutenant Dan le Diable, et plusieurs des plus coupables ; les autres furent envoyés dans l'Est, condamnés à de nombreuses années de prison.

Lorsque les Policemen de la Prairie revinrent au Rancho de la Vallée, Edward Buckley, l'ex-outlaw, les accompagna. Il avait proposé une ingénieuse façon d'amener Burke Bradshaw à se trahir lui-même.

Le Capitaine Tom Starbuck et tout son convoi étaient déjà arrivés au Rancho de la Vallée, où lui et ses gens avaient été bien reçus et installés provisoirement par le Capitaine Nat, le « Boss » de l'Overland ; et les hommes de la station s'étaient tout de suite mis à l'œuvre pour leur construire des demeures et pour jalonner leurs terres.

Burke Bradshaw, amené comme prisonnier par ordre de Rob, avait été mis en liberté par le Capitaine Nat, qui avait trouvé difficile à croire que son fidèle secrétaire se fût conduit comme le rapportait Velvet Dick.

— Je sais, Dick, qu'il vous a ennuyé par ses attentions pour votre aimable fille, Rayon de Soleil, et que vous ne l'aimez pas, avait dit le « boss ».

— Je confesse que je ne l'aime pas et ma fille ne l'aime pas davantage, à laquelle il imposait ses assiduités. Mais, étant venue vivre avec moi après la mort de sa mère, elle s'est résignée à accepter la vie sauvage de l'Ouest telle qu'elle est, et elle supporte ce qu'elle ne peut éviter. Pourtant je désire que vous sachiez, Capitaine Nat, que je n'ai fait qu'obéir aux ordres de Rio Grande Rob en vous amenant Bradshaw comme prisonnier.

— Vous avez bien fait, Velvet Dick, mais je suis bien aise que ma cousine Ada soit ici maintenant ; ce sera une compagnie pour votre fille.

— Elles paraissent être déjà les meilleures amies du monde, monsieur, et Rayon de Soleil désire que Miss Starbuck accepte l'hospitalité dans sa cabane jusqu'à ce que son père ait une demeure à lui.

— Je sais qu'elle sera heureuse d'accepter, d'autant plus que ma cabane est trop ouverte au public pour y loger convenablement une femme, et que, d'ailleurs, elle n'est pas aussi confortable que la vôtre.

Cela fut arrangé ainsi et Ada Starbuck devint le commensal de Verna Deering, que les hommes de la station avaient surnommée « Sunbeam », Rayon de Soleil, parce qu'elle avait une nature rayonnante, toujours prête à adresser à ceux qu'elle rencontrait un mot aimable et un sourire. Aucune compagne n'aurait mieux convenu au « Gentil Ange » du Capitaine Tom, comme les hommes de la route de l'Overland nommaient déjà Ada Starbuck.

Les Policemen de la Prairie en arrivant au Rancho de la Vallée amenaient Ed. Buckley garrotté et gardé comme un prisonnier.

C'était le truc imaginé par le jeune ex-outlaw pour amener Bradshaw à se montrer sous un vrai jour : on les laisserait ensemble en un lieu où l'on pourrait les entendre sans être vus, et il prétendrait avoir à lui communiquer un message secret de Keno Cain.

Comme Bradshaw avait été relâché, Buffalo Bill fit part au Capitaine Nat des accusations portées contre lui, et tout fut arrangé pour une entrevue entre le commis et l'outlaw dans les conditions qu'on vient de dire.

Le stratagème réussit parfaitement. Bradshaw voyant Buckley prisonnier n'eut aucune défiance et se livra complètement, sans se douter que le Capitaine Nat et Rio Grande Rob entendaient tout ce qu'il disait.

Dans ce pays de civilisation peu compliquée, le procès fut court et la sentence vite rendue. Elle portait que Burke Bradshaw serait pendu pour trahison.

La sentence fut mise à exécution par ordre de Buffalo Bill, car les Policemen de la Prairie faisaient l'office d'exécuteurs ; et à partir de ce jour, le banditisme prit fin dans la région de l'Arizona.

Rio Grande Rob, dont le vrai nom était Robert Field, et qui avait un rancho au Texas, était rancher quand il était chez lui, – car il ne menait la vie de Poney Rider que par pur amour des aventures ; il était devenu dès le premier jour amoureux d'Ada Starbuck, laquelle le payait de retour, de sorte qu'ils se marièrent dans l'année. L'heureux époux emmena sa jeune femme à la ferme qu'il possédait dans l'État à l'Étoile solitaire, et le Capitaine Tom les y accompagna, car ils le voulurent absolument.

Ce ne fut pas le seul mariage qui se fit au Rancho de la Vallée. Edward Buckley qui, depuis sa malheureuse existence d'outlaw s'était splendidement conduit, gagna la main de Verna Deering, la jolie fille de Velvet Dick, le « Rayon de Soleil » de l'Overland.

Peu après la grande victoire gagnée par les Policemen de la Prairie, Buffalo Bill reçut l'ordre de se présenter comme chef des éclaireurs ou « scouts » au Dixième Régiment de Cavalerie, et c'est alors que commença pour lui, dans ce galant régiment, une merveilleuse carrière d'aventures.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2018

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : VincentR, Yvette, PatriceC, ChristineN, FrançoiseS, Coolmicro.

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.